

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

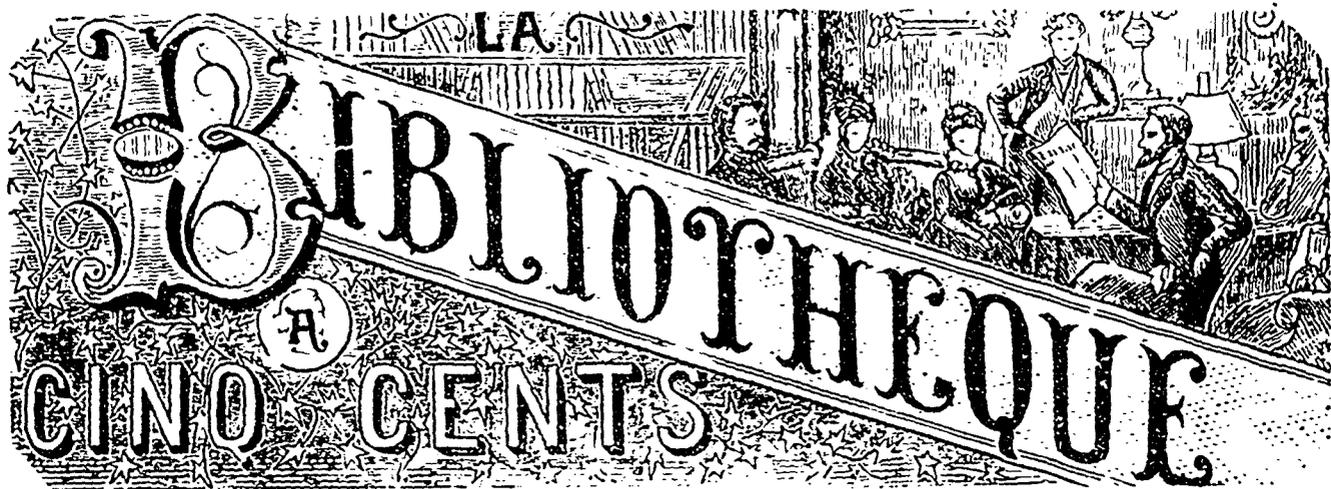
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                                     |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                      | 26X                                 | 30X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                      | 28X                                 | 32X                      |

# BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiee par Fortier, Bessette & Cie, 62, rue St Jacques

Vol. VI

PAR AN  
\$2.50

MONTREAL, 11 OCTOBRE 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 1

## LA FEMME MARTYRE

Huitième Partie du CHEMIN DES LARMES



Etienne poussa doucement les enfants dans la salle. (Page 638)

# LA FEMME MARTYRE

Huitième partie du CHEMIN DES LARNES

## I LA DÉPÊCHE

Le maître de l'hôtel avait apporté lui-même à Mercédès tout ce qu'il lui fallait pour écrire, un cahier de papier à lettres, des enveloppes et jusqu'à des timbres-poste.

Cet homme avait décidément pour la voyageuse une considération toute particulière, bien qu'elle ne fit chez lui qu'une modeste dépense ; mais elle était si jolie, si charmante, et puis son air de grande dame. D'ailleurs, elle ne pouvait être qu'une femme d'un haut rang, puisque M. le lieutenant de gendarmerie, qu'elle avait fait prévenir de son passage à Belley par le directeur de la ménagerie, était venu tout de suite lui rendre visite.

Enfin, par la grâce et le charme de sa parole, Mercédès avait séduit l'hôtelier, et il se serait mis en quatre pour elle.

Mercédès écrivit sa lettre au maire de la commune de Charnay.

Elle lui demandait comment il avait appris qu'une jeune femme avait dû être trouvée sur la route, non loin de Charnay, par des saltimbanques qui l'avaient emmenée avec eux.

Elle parlait ensuite des deux enfants, qui peut-être voyageaient avec leur mère, au sujet desquels elle était très inquiète ; que l'on supposait avoir été recueillis à Charnay, et suppliait le maire de ne mettre aucun retard à lui donner les renseignements qu'elle demandait.

Elle lui apprenait que la mère des deux enfants, elle ne disait pas son nom, avait été laissée malade au village de Bellombe et confiée aux soins des époux Gaspard par le montreur de bêtes Stéphane.

Elle ajoutait qu'elle allait se rendre auprès de la pauvre femme dont elle se ferait la garde-malade. En conséquence, elle pria M. le maire de Charnay de lui répondre à Bellombe, chez M. Gaspard.

Enfin elle annonçait au maire qu'il recevrait de Belley, du lieutenant de gendarmerie, une réponse concernant les recherches dont il avait pris l'initiative.

Elle signa sa lettre : Une amie de la mère et des enfants.

Mais malgré tout ce que l'officier de gendarmerie avait dit à Mercédès pour justifier ses hypothèses, donner raison à ses suppositions, la jeune fille n'était pas encore absolument convaincue que la comtesse de Verdraine eût quitté les Bergères, emmenant avec elle ses enfants.

Ils étaient si jeunes ! Était-il possible que la malheureuse mère ait pu se résoudre à leur imposer des fatigues au-dessus de leurs forces, à leur faire partager ses souffrances, sa misère ?

— Pourtant, se disait aussi Mercédès, je ne comprendrais pas non plus que la comtesse de Verdraine se fût séparée de ses enfants.

Elle était très perplexe.

Mais elle n'avait qu'à attendre la réponse du maire de Charnay pour être fixée.

Oui, sans doute ; seulement la réponse du maire ne lui arriverait probablement que le surlendemain, et tourmentée comme elle l'était, c'était tout vite qu'elle aurait voulu savoir si les enfants étaient à Charnay, ou si leur malheureuse mère les avait laissés aux Bergères.

Le désir de Mercédès était de réunir le plus vite possible la mère et les enfants, pensant bien que ceux-ci contribueraient puissamment à la guérison de leur mère, si, comme elle voulait l'espérer, la malade pouvait recouvrer la santé.

En déjeunant, elle avait lu, non sans verser des larmes, la lettre de Paule. Elle avait compris que la comtesse avait renoncé à demander de l'argent à sa mère, et que l'argent lui manquait pour prendre le chemin de fer, elle avait follement entrepris de se rendre à pied en Bourgogne.

Mais la comtesse de Verdraine ne pouvait pas être si dé-

pouillée de tout qu'elle n'eût ni linge ni effets d'habillement ; elle avait donc laissé toutes ces choses aux Bergères, et, jusqu'à présent, rien ne prouvait que les deux petits garçons ne fussent pas restés à la ferme.

Mercédès, elle aussi, ne pouvait faire que des suppositions, et il y avait bien des choses qu'elle ne parvenait pas à comprendre, qu'il lui était impossible de s'expliquer. Un fait réel existait : la comtesse de Verdraine avait été trouvée mourante sur un chemin, à plus de vingt lieues de Grenoble.

Pour la danseuse, tout le reste était mystérieux, se noyait dans l'obscurité.

Elle ne pouvait pas deviner que la comtesse s'était enfuie des Bergères avec ses enfants et pour quelle cause.

Aussi, plus elle réfléchissait moins elle comprenait et plus ses pensées devenaient flottantes ; et elle s'enfonçait et se perdait dans le vague.

— Voyons, se dit-elle, en se frappant le front, pourquoi n'enverrais-je pas une dépêche aux Bergères ? Comme cela je puis savoir dès ce soir. . . Oui, oui une dépêche. . . Où donc ai-je la tête, mon Dieu ? En vérité, n'est-ce pas à cela que je devais penser tout d'abord ?

Elle prit une feuille de papier et écrivit le télégramme que voici :

Au fermier des Bergères, commune de Plogny (Isère).

« Faites savoir par dépêche si la comtesse de Verdraine est partie des Bergères avec ses enfants.

« Adressez votre télégramme ainsi :

« Gaspard, à Bellombe (Ain).

« Réponse payée.

Mercédès mit son chapeau, descendit, se fit indiquer le bureau des postes et télégraphes et s'y rendit rapidement. Elle mit sa lettre au maire de Charnay dans la boîte, puis entra dans le bureau pour faire expédier la dépêche.

L'employé auquel elle s'adressa déclara qu'il ne pouvait pas recevoir le télégramme ; il y avait bien un fil télégraphique à Plogny, comme il y en avait un à Bellombe, mais il ignorait où se trouvaient les Bergères ; enfin, il parlait de toutes sortes de difficultés.

Mercédès, impatiente et voulant malgré tout expédier sa dépêche, demanda à parler au receveur qui, prévenu, sortit de son cabinet. On parla.

— Je ne me refuse pas à verser la somme que l'on me demandera, dit Mercédès ; ce que je veux, c'est que ma dépêche arrive à destination, n'importe à quel prix, et que la réponse soit ce soir à Bellombe. Si vous pensez qu'une recommandation particulière à votre collègue de Plogny soit nécessaire, faites, monsieur, faites.

On m'objecte que l'on ne sait pas quelle sera la surtaxe des deux télégrammes ; eh bien, voilà un billet de cent francs.

— Mais, madame. . .

— Prenez, monsieur, prenez, je le veux ; ce qui restera sera donné en gratification aux employés qui m'auront servie. Comme je vous l'ai dit, monsieur, ajoutez ce qui vous plaira à ma dépêche ; je vous en prie, faites que la réponse soit ce soir à Bellombe. Si les Bergères sont loin de Plogny, qu'on fasse porter la dépêche par un exprès, à cheval s'il le faut.

— Madame, répondit le receveur, on fera pour vous être agréable tout ce qui sera possible.

— Merci, monsieur.

— Mercédès, satisfaite, se retira, et un instant après le télégramme était expédié avec recommandation spéciale du receveur.

La danseuse revint à l'hôtel des Voyageurs, prévint l'hôtelier qu'elle était prête à partir, paya ce qu'elle devait, la voiture comprise dans la note, et vingt minutes plus tard elle était déjà loin de la ville.

Pendant que la jeune femme se dirigeait vers Bellombe, moins rapidement qu'elle ne l'aurait voulu, mais avec toute la vitesse que pouvaient donner les jambes du cheval, qui était loin d'être un coureur, un buxur d'air, comme disent les Arabes dans leur langage imagé, la dépêche télégraphique

arrivait à la ferme des Bergères, apportée par un exprès aux jarrets solides qui, allant au pas gymnastique, n'avait pas mis plus de vingt minutes à faire le trajet.

Le papier bleu des télégraphes fut remis au fermier, plié et cacheté.

—Tiens, tiens, fit Verdret après avoir lu, et en se grattant l'oreille, voici du nouveau ; mais pourquoi me demande-t-on cela ?

—Je ne comprends pas non plus, dit la fermière qui lisait par-dessus l'épaule de son mari.

—C'est signé Gaspard, murmura le fermier.

—Je vois bien, mais nous ne connaissons pas ; qu'est-ce que c'est que Gaspard ?

—Je l'ignore comme toi.

—Vas-tu répondre ?

—Dame... oui. Ça ne nous coûtera rien, puisque la réponse est payée.

—Oui, la réponse est payée, dit le messager ; vous n'avez qu'à l'écrire et je l'emporterai ; je suis autorisé à la recevoir.

—C'est bon, dit la fermière ; mais je crois bien, Jérôme, que tu dois montrer cette dépêche à notre maître.

—Je suis de ton avis.

M. de Miray était à ce moment aux Bergères ; du reste, il s'était installé dans le pavillon abandonné par la comtesse Paule et il était plus souvent maintenant à la ferme qu'à Grenoble et au château de Verdraine.

—Eh bien, Jérôme, reprit la fermière, va voir le maître ; en t'attendant ce brave garçon va se rafraîchir.

—Ma foi, ma bonne dame, dit l'homme, c'est pas de refus.

—Vous avez chaud, et, bien sûr, une grande soif.

—La dépêche était pressée et il paraît que la réponse l'est encore plus ; j'ai couru tout le long du chemin.

Verdret, ayant le télégramme en main, se rendit auprès de son maître.

—Hein, qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M. de Miray.

—Une dépêche qu'un exprès vient d'apporter de Plogny.

—Et que dit-elle cette dépêche ?

—Voyez, monsieur, lisez.

De Miray prit le papier et le parcourut rapidement du regard.

—Oh ! oh ! fit-il.

Puis après un silence, il murmura :

—Voilà qui est singulier, qu'est-ce que cela signifie ?

—Monsieur de Miray veut-il me dire ce qu'il faut répondre ?

—L'homme qui a apporté cette dépêche est encore là ?

—Oui, il attend en buvant un coup.

—Fort bien.

Et de Miray se mit à réfléchir.

—Parbleu, se dit-il au bout d'un instant, du moment que le nommé Gaspard veut savoir si la comtesse de Verdraine est partie des Bergères avec ses enfants, c'est que, par suite d'un événement quelconque, la mère a été séparée de ses petits, les a perdus et qu'on ignore ce qu'ils sont devenus.

Mais, reprit-il, si la comtesse réclame ses enfants, les cherche, on sait qu'elle les a emmenés avec elle ; alors je ne comprends plus rien à cette dépêche. Décidément, c'est étrange...

La dépêche est expédiée de Belley, et la réponse doit être adressée à Bellombe. Pourquoi à Bellombe ? Voici le dixième jour que la comtesse a quitté les Bergères ; où est-elle, maintenant ?... Et ce Gaspard, qui est-il ? Comment sait-il que la comtesse de Verdraine demeure aux Bergères et n'y est plus ? Quel intérêt peut-il avoir à s'occuper des deux enfants ? Du diable si je m'explique la moindre chose de tout cela.

Enigme, énigme !

Ce qui me paraît certain, c'est que le sieur Gaspard pourrait me renseigner au sujet de la comtesse, qui a su échapper aux trois hommes que j'ai lancés à sa recherche. Tous trois sont revenus à Grenoble sans avoir rien pu découvrir. Les maladroits ! Je les payais bien et je vois qu'ils m'ont mal servi... Comme s'il était impossible de se mettre sur la piste d'une femme qui court les grandes routes à pied, traînant deux enfants à ses jupes !

Ah ! ce qu'ils ont fait, je le devine ; ils se sont réunis et, en se moquant de moi, ils ont bu et mangé mon argent dans quelque cabaret.

C'est bien, j'en trouverai d'autres qui mettront plus de dévouement, plus de cœur à me servir. Certes, il ne manque pas d'individus à la ville toujours prêts à faire n'importe quelle besogne pour quelques pièces d'or.

Je vais partir pour Grenoble, et ce soir j'aurai trouvé un homme sûr, habile, intelligent qui se mettra immédiatement en route pour Bellombe. À n'importe quel prix il faut que je sache ce qui se passe, que j'aie l'explication de cette dépêche ; il faut surtout que je la retrouve !

Allons, allons, la belle comtesse n'est pas encore perdu pour moi !

Ayant ainsi raisonné et décidé ce qu'il allait faire, de Miray prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit la réponse à la dépêche :

« La comtesse de Verdraine est partie il y a dix jours, emmenant ses enfants.

Et il signa : « VERDRET, fermier des Bergères. »

—Voilà la réponse, dit-il, en remettant le papier à Verdret. Je vous ai évité la peine de l'écrire.

—Merci bien, monsieur.

—Et puisqu'elle est si pressée, ajouta de Miray, que le messager reprenne toute de suite le chemin de Plogny.

Lorsque Mercédès arriva à Bellombe, six heures sonnaient à l'horloge de la paroisse. Elle fit arrêter la voiture à l'entrée du village, mit pied à terre, donna dix francs de pourboire au cocher et le congédia.

Sur le bas de la porte d'une maison, un paysan d'une vingtaine d'années, ayant les mains dans ses poches, contemplant la voyageuse, comme en extase.

Le cocher avait fait tourner son cheval et s'éloignait au petit trot, non sans avoir beaucoup remercié la belle dame inconnue.

Mercédès appela le jeune paysan par ces mots :

—Monsieur, veuillez, je vous prie, venir jusqu'à moi.

Le paysan sortit ses mains de ses poches, se découvrit et s'approcha d'un air assez embarrassé.

—Monsieur, lui dit Mercédès, voulez-vous m'être agréable et gagner en même temps cette pièce de cinq francs.

—Et tout de même, madame.

—En ce cas, mon ami, voici d'abord la pièce de cinq francs.

Le garçon prit la pièce timidement, puis, plus crânement, la glissa dans sa poche...

—Maintenant, reprit Mercédès, vous allez prendre ma valise qui est un peu lourde pour mes bras et mes mains, et vous me conduirez à la demeure de M. Gaspard.

—Ah ! le père Gaspard, je le connais bien ; c'est moi qui lui a défrié une pièce de terre qu'il a achetée au mois de mars et où il a planté des pommes de terre qui sont superbes ; c'est un bon zig, le père Gaspard ; nous l'appelons le père Rigolo, parce qu'il a toujours à tirer de son sac des histoires drôles.

La jeune femme ébaucha un sourire.

—Eh bien, mon ami, dit-elle, veuillez me conduire.

Le paysan prit la valise, que ses bras musculeux, habitués à piocher la terre, trouvèrent peu lourde, et se mit en marche.

Au bout de dix minutes, il s'arrêta devant la maison de l'ancien saltimbanque et cria du dehors :

—Hé, monsieur Gaspard, hé, c'est une visite qui vous arrive.

La porte de la maison s'ouvrit presque aussitôt et Gaspard, écarquillant de grands yeux étonnés, s'avança à la rencontre de la voyageuse, qui lui tendit sa main, en disant :

—Bonjour, monsieur Gaspard.

—Bonjour, madame, répondit-il.

Le brave homme était tout interloqué.

Mercédès prit la valise des mains du jeune paysan.

—Mon ami, lui dit-elle, je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez vous en aller.

—Merci, madame, répondit le gars.

Il remit les mains dans ses poches, tourna les talons et s'en alla en se dandinant.

Mercédès entra dans la maison suivie de Gaspard toujours étouffé, laissa tomber sa valise dans un coin, puis, se plaçant devant le vieillard :

— Voyons, monsieur Gaspard, dit-elle, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

— Mais non, madame ; et pourtant si... il me semble...

— Allons, regardez-moi bien, et rappelez vos souvenirs.

— Mercédès, Mercédès ! s'écria aussitôt le vieillard. Ah ! mon Dieu, quelle surprise, quelle agréable surprise ! Vous, mademoiselle Mercédès, vous ici, chez le vieux Gaspard ! Oh ! comme ma femme va être heureuse !

Il s'était emparé des mains de la jeune fille, les pressait dans les siennes, et les couvrait de baisers.

— Mais, continua le vieillard, qui n'en pouvait encore croire ses yeux, comment se fait-il que vous soyez à Bellombe ?

— Je vous le dirai, mon cher Gaspard.

— Nous avons vu Stéphano dernièrement ; nous avons beaucoup parlé de vous ; il vous porte aux nues, ce bon Stéphano... Mais nous savions déjà que vous êtes aujourd'hui une grande danseuse. Dans tous les journaux on parle de la belle Flora, la Papillonne, l'admirable danseuse... Enfin voilà votre beau rêve d'autrefois réalisé, vous avez la célébrité, la fortune... Vous êtes heureuse, n'est-ce pas ?

— Je pourrais l'être, mon ami, mais je ne le suis pas.

— Ah !

— Où est votre femme ?

— Nous avons ici une malade, Mercédès, une jeune femme inconnue que Stéphano a trouvé sur son chemin et qu'il nous a confiés.

— Je sais cela.

— Ah ! vous savez ?...

— Oui. Mais votre femme, mon vieil ami, j'ai hâte de la voir.

— Elle est auprès de notre malade, je vais l'appeler.

— Attendez ; comment va-t-elle en ce moment, votre malade ?

— Heu, heu, toujours de même ; cependant le médecin nous assure que les forces commencent à revenir ; mais c'est la tête qui ne marche pas du tout ; il y a là-dedans un désordre effrayant ; c'est toujours des divagations à n'en plus finir, navrantes... un cerveau troublé, vide.

Mercédès resta pensive, laissa échapper un soupir et dit :

— Mon cher Gaspard, voyez si Annette peut quitter la malade un instant.

Le vieillard ouvrit une porte, traversa une chambre à coucher, ouvrit une seconde porte et entra doucement dans la chambre qui avait été donnée à la comtesse et où il y avait deux lits.

— Eh bien ? fit Gaspard, interrogeant sa femme.

— La crise est passée, répondit-elle, elle vient de retomber dans son immobilité, tu vois.

— Oui ; eh bien ! laisse-la reposer et viens ; nous avons une visite.

Sans en dire plus, Gaspard se retira et sa femme acheva d'arranger les draps et les couvertures de la malade.

## II

### LA VEILLÉE

A la vue de Mercédès, Annette Gaspard eut un vif mouvement de surprise ; mais elle reconnut aussitôt la jeune fille, se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant de joie.

La danseuse rendit à la vieille Annette ses baisers, et, après ce premier moment d'effusion, elle prit la parole.

— D'abord, mes amis, dit-elle, asseyons-nous.

Maintenant, continua Mercédès, je commence par vous remercier de tout cœur de l'accueil affectueux que vous me faites. Je ne vous rends pas une visite en passant : je suis venue à Bellombe avec l'intention de rester quelques jours chez vous.

— Quel bonheur ! exclamèrent en même temps le mari et la femme.

— J'ai quitté Paris après avoir reçu une lettre de Stéphano, et je viens à Bellombe, Annette, pour vous soulager, c'est-à-dire pour prendre ma part des soins que vous donnez à la malade que Stéphano vous a confiés, ma part des veilles que vous lui consacrez.

Mes amis, poursuivit Mercédès dont les yeux se voilèrent de larmes, je viens ici pour remplir les fonctions d'une garde-malade ou si vous aimez mieux d'une sœur de charité.

Je lis dans vos yeux votre étonnement, je devine les interrogations qui sont sur vos lèvres ; mais, ne me demandez pas pourquoi je fais cela, ne me demandez rien, je ne pourrais pas vous répondre ; plus tard, vous saurez tout. Sachez seulement aujourd'hui que la pauvre malade ne me serait pas plus chère si elle était ma propre sœur.

Il faut qu'elle guérisse, mes bons amis, il faut que la santé lui soit rendue, il le faut ! Elle est bien jeune encore, n'est-ce pas ? Eh bien, en quelques années elle a souffert plus que dix femmes, prises parmi les plus malheureuses, n'ont pu souffrir dans toute leur existence. Elle a enduré toutes les tortures de l'âme et du cœur ; elle est une victime, elle est une martyre ! Ah ! si vous saviez, si vous saviez !... Non jamais un malheur plus grand, plus complet n'a existé dans la vie !

Il faut qu'elle guérisse, il faut qu'elle vive, non plus pour être heureuse, elle ne peut plus l'être, hélas ! mais parce que, après tant de souffrances, après avoir connu toutes les douleurs, la tranquillité lui est due ; parce qu'elle a encore de grands devoirs à remplir ; enfin parce que ma vie est attachée à la sienne !

Annette, pourriez-vous me donner près d'elle, dans sa chambre un fauteuil, un lit de sangle ou simplement une pailleasse sur laquelle je pourrai me reposer ?

— Mercédès, il y a un second lit dans la chambre ; mais

— Qu'est-ce que je ne peux pas ?

vous ne pouvez pas...

— Coucher près de la malade, qui vous empêcherait de dormir...

— Est-ce que j'ai l'intention de me coucher ? Est-ce que je pense à dormir ? Je veux m'installer à son chevet et ne pas la quitter d'un instant. Je suis forte, Annette, je suis forte ! Si, cependant, la fatigue avait parfois raison de mes forces, je me jetterais sur le lit un instant. Ne craignez rien pour moi ; je ne suis pas facile à dompter, à briser ; il y a en moi un souffle puissant qui m'anime, c'est comme une force divine. Je marche vers un but : pour l'atteindre, ce but, rien ne peut m'arrêter, rien, si ce n'est la foudre de Dieu ! Mais je sens que Dieu et sa providence sont avec moi !

Mercédès essuya ses yeux pleins de larmes, puis laissa tomber sa tête dans ses mains et parut s'absorber dans une méditation profonde.

A ce moment, la porte s'ouvrit, un facteur du télégraphe entra et remit à Gaspard une dépêche.

— Une chose rare chez nous, murmura le vieillard.

Il ouvrit le pli et lut.

— Mais il y a erreur, dit-il aussitôt au facteur, cette dépêche à laquelle je ne comprends absolument rien n'est pas pour moi.

— Mais si, vraiment, monsieur Gaspard, elle vous est bien adressée.

Mercédès avait relevé la tête :

— Mon ami, dit-elle au vieillard, donnez un franc pour moi à ce jeune homme.

Gaspard s'empressa d'obéir et le facteur se retira.

— Mon ami, reprit la danseuse, cette dépêche qui vous est adressée n'est pas pour vous, en effet ; mais elle est pour moi. Veuillez la lire à haute voix.

L'ancien saltimbanque lut :

« La comtesse de Verdaine est partie il y a dix jours, emmenant ses enfants. "VERDRET, fermier des Bergères." »

— Oh ! les pauvres petits ! s'écria Mercédès en joignant les mains ; mon Dieu, ayez pitié d'eux.

Et elle se remit à pleurer.

Mais elle sortait d'une cruelle incertitude. L'officier de gendarmerie ne s'était pas trompé, les enfants devaient être à Charnay, sous la protection du maire de ce village. Maintenant elle n'avait plus qu'à attendre la réponse qui serait faite à sa lettre. Elle se sentit relativement tranquillisée.

— Mes bons amis, dit-elle, s'adressant à la femme et au mari, la jeune femme que Stéphanie a confiée à vos soins, et dont il n'a pas cru devoir vous dire le nom n'est plus pour vous une inconnue ; c'est la comtesse de Verdraine.

— Ah ! dit Annette, je comprends maintenant pourquoi, dans le délire de la fièvre, à travers tout ce qu'elle dit, elle prononce souvent les noms de Verdraine, de Miray, de Georges, d'Edouard, d'Etienne.

— Annette, répondit Mercédès, Georges et Edouard sont les noms de ses enfants, dont elle a été séparée par un événement que je ne connais pas encore. Très inquiète au sujet des pauvres petits, j'ai télégraphié de Belley aux Bergères où demeurait Mme de Verdraine ; voilà la réponse du fermier : "La mère est partie emmenant ses enfants." Où sont-ils ? Demain soir ou après demain matin, j'espère le savoir.

En attendant, écoutez bien ce que je vais vous dire ; Pour des raisons que je n'ai pas à vous expliquer, je désire que personne ne sache que la jeune femme malade, amenée chez vous par Stéphanie, est la comtesse de Verdraine, elle doit rester inconnue.

— C'est entendu, dit Gaspard.

— Le secret sera gardé, ajouta Annette.

— Ecoutez encore, reprit la jeune fille ; demain, à Belloube, tout le monde saura qu'une jeune femme venant de Belley est arrivée ce soir chez vous et l'on cherchera à savoir qui je suis.

— Oh ! ça, c'est sûr.

— A ceux qui vous questionneront, vous répondrez que je suis la sœur de la malade.

— Mais alors, Mercédès, objecta Annette, comment pourrions-nous dire encore que la malade est une femme inconnue ?

— Cela vous sera facile, en répondant simplement que vous ne connaissez pas mon nom.

— Et, d'ailleurs, dit Gaspard, il n'y a qu'à dire aux curieux : Cela ne vous regarde pas, occupez-vous de vos affaires ; et, s'ils ne sont pas contents, on les envoie promener et on leur tourne le dos.

— Mais oui, fit Annette, et c'est encore ce qu'il y a de mieux et de plus simple à faire.

— Maintenant, Annette, dit la danseuse en se levant, je désire voir la malade ; veuillez me conduire près d'elle.

— Oui, Mercédès, venez.

— Moi, dit Gaspard, je vais m'occuper du souper.

La Papillonne suivit Mme Gaspard et, vivement émue et recueillie, elle entra dans la chambre de la comtesse comme dans un sanctuaire. Mais n'était-ce pas réellement un sanctuaire, cette chambre où gisait sur un lit une femme martyre ?

Lentement, les yeux fixés sur la comtesse, Mercédès s'approcha du lit et contempla le visage pâle et amaigri de la malade avec une expression de tristesse infinie.

La comtesse était calme ; elle avait la bouche légèrement ouverte et respirait faiblement, mais avec facilité ; ses yeux étaient fermés, et cependant elle ne dormait pas ; un de ses bras maigres, dont les veines bleuâtres tranchaient sur le blanc mat, était pendant hors du lit.

Avait-elle entendu qu'on s'approchait d'elle ? Oui, peut-être. Dans tous les cas elle n'avait pas fait un mouvement, même des paupières. Toujours inconsciente, elle paraissait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

— Je la reconnais, pensait Mercédès ; oui, malgré sa pâleur, voilà bien cette figure aux traits délicats qui m'a si vivement frappée autrefois. Malgré les chagrins, les larmes versées, la maladie, elle n'a presque rien perdu de sa beauté. Pas un pli sur son front que j'ai vu éclairé de l'espoir de l'avenir, où l'intelligence rayonnait. Elle a toujours ses cheveux superbes et ses dents admirables. Il semblerait que le malheur a passé sur

elle, en respectant son corps pour ne toucher qu'à son cœur et à son âme.

Pauvre femme, pauvre femme ! Qu'avait-elle donc fait pour souffrir comme elle a souffert ?

Et la voilà, la voilà inerte, insensible comme si, déjà l'esprit qui anime la matière l'avait pour toujours abandonnée.

Pauvre femme, pauvre femme ! Où est-il cet avenir de joie et de bonheur que tu avais rêvé et auquel tu avais le droit de prétendre ? Mais non, mais non, tout n'est pas fini pour toi, Dieu ne peut pas le vouloir !

Tu vivras pour tes fils, bonne mère ; ils sécheront tes larmes, ils grandiront près de toi ; ils sauront ce que tu as souffert et ils t'aimeront, te vénéreront ; ils te rendront l'avenir et le bonheur perdus, car ils seront ta joie et ton orgueil !

Mercédès pleurait silencieusement et les larmes coulaient sur ses joues.

Elle s'agenouilla devant le lit, et pieusement, comme elle l'eût fait pour une sainte, elle prit la main pendante de la comtesse sur laquelle elle colla ses lèvres.

Comme si le contact eût été magnétique, la malade eut une sorte de frémissement, s'agita, poussa un soupir et ramena son bras sur sa poitrine en murmurant :

— Mes enfants, mes enfants !

Alors ses yeux s'ouvrirent tout grands et se fixèrent sur le visage de Mercédès toujours agenouillée. Mais elle voyait sans doute à travers d'un nuage, car sa physionomie restait sans expression.

La jeune fille anxieuse, haletante, attendait une parole ou seulement un geste, un éclair du regard, un mouvement des lèvres. Mais rien, rien. Et au bout d'un instant la comtesse referma les yeux, comme fatigués déjà de revoir la lumière, et redevint immobile. Cependant elle prononça distinctement le nom de Georges et celui d'Edouard, mais si doucement que Mercédès put à peine entendre.

— Mercédès, dit tout bas Mme Gaspard, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose ; venez maintenant, notre souper doit nous attendre et il faut que vous mangiez.

La jeune fille se releva, essuya ses yeux, jeta un long regard sur la malade, murmura une fois encore :

— Pauvre femme !

Et la tête inclinée sur sa poitrine, les bras ballants, elle sortit de la chambre.

Après avoir mangé un peu et ayant pris connaissance des ordonnances du médecin, Mercédès, ainsi qu'elle l'avait dit, s'installa au chevet de la malade. A l'heure indiquée, elle lui fit boire les trois cuillerées prescrites d'une potion préparée avec soin par le docteur lui-même, et dont il espérait beaucoup.

Dans l'état où se trouvait la comtesse, elle ne pouvait opposer aucune résistance à ce que l'on exigeait d'elle. Elle se laissait faire. Ce n'était plus, hélas ! qu'une sorte de machine que l'on faisait mouvoir. Telle une poupée articulée livrée aux mains d'une fillette. C'était seulement dans ses instants de délire que les forces lui revenaient subitement ; mais alors c'était la fièvre qui la secouait et tous les nerfs qui étaient mis en mouvement par des contractions violentes.

Mercédès avait déclaré qu'elle ne se coucherait pas, qu'elle voulait veiller toute la nuit ; cependant, malgré tous ses efforts pour repousser le sommeil, la fatigue de la nuit précédée et celle de la journée eurent le dessus sur sa volonté. Ses paupières lourdes voilèrent ses yeux, sa tête vacillante finit par tomber sur le bord du lit, et elle s'endormit.

Il pouvait être minuit.

A deux heures elle fut réveillée en sursaut par des éclats de voix. C'était la comtesse qui parlait et semblait dans le délire de la fièvre, s'adresser à des fantômes.

Elle était sur son séant ; ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules en une masse épaisse et couvraient l'oreiller ; elle agitait ses bras avec une sorte de fureur, et de ses yeux brillants et hagards, aux reflets d'acier, jaillissaient des lueurs étranges.

La danseuse ne put s'empêcher de frissonner et resta un instant frappée de terreur. Cependant elle écouta.

La comtesse disait :

—M. de Miray, vous êtes un lâche, un infâme ! Je vous hais, entendez-vous, je vous hais. Vous me faites horreur ! Laissez-moi, laissez-moi ! Ah ! ne m'approchez pas !... Je suis la comtesse de Verdraine, monsieur, et vous, vous êtes M. de Miray, un misérable l'homme le plus vil et le plus odieux qu'il y ait au monde !

Laissez-moi, laissez-moi ! Vous me faites horreur ; vous m'épouvantez, vous dis-je... Tenez, entendez-vous ? C'est le bruit du tonnerre ; c'est la foudre qui éclate, la foudre du ciel qui va tomber sur vous et vous écraser !... Arrière, misérable, arrière ! Ne m'approchez pas !

Et, avec ses bras, elle semblait repousser le fantôme qu'elle croyait dressé devant elle.

Elle reprit d'une voix étranglée :

—Vous avez acheté le château de Verdraine et vous n'en avez pas eu honte ; vous avez aussi acheté la ferme des Bergères afin de m'y retenir prisonnière... Ah ! il veut me séquestrer, l'infâme ! Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas ! Il me fait peur, cet homme... Ah ! le monstre, il est capable de me tuer, de tuer mes enfants ! Mais je me sauverai, la nuit, la nuit... avec Georges avec Edouard... Ah ! ah ! ah ! nous lui échapperons !... Mes chers petits, mes chéris, il nous cherche, cachons-nous bien.

En disant cela, soulevant la couverture, elle avait couvert sa tête.

L'image de M. de Miray avait disparu.

Moins agitée et avec un accent douloureux, la comtesse continua :

—Pauvre petite Isabelle, elle est morte... Je l'ai trouvée dans le vivier sous les feuilles de nénuphar ; je l'ai tenue dans mes bras, glacée, raide, sans vie ; elle n'a plus rouvert ses jolis yeux, sa bouche n'a plus dit : maman, maman ! Et on l'a mise dans la terre ; et à cause de cela son père m'a abandonnée. Il n'aimait plus sa femme, il n'aimait pas ses fils, il n'avait aimé que sa fille !... C'est l'autre, c'est Mme de Brogniès qui a volé leur père à mes enfants ! Oh ! cette femme, cette femme !

Pendant un instant elle eut dans la gorge comme des sanglots ; puis tout à coup, d'une voix éelatante :

—Georges ! Edouard ! appela-t-elle. Mes enfants, mes enfants, où êtes-vous ? C'est la nuit, je n'y vois plus, tout est noir... Mon Dieu, où sont mes enfants ?

Et d'une voix déchirante elle s'écria :

—J'ai perdu mes enfants ! On m'a volé mes enfants.

Comme on le voit, c'étaient quelques-unes des scènes les plus douloureuses de sa vie qui se représentaient à la malade dans son délire, et déjà, malgré le trouble de l'esprit, les images prenaient corps et les idées s'enchaînaient.

Mercédès avait écouté avec une indicible angoisse et toute palpitante d'émotion. Si vagues que fussent pour elle la plupart des paroles prononcées par la malade, elle avait facilement compris qu'elles étaient l'écho de sombres et terribles souvenirs.

La comtesse était retombée sur son lit, comme une masse ; elle ne bougeait plus ; mais ses yeux restaient ouverts et n'avaient rien perdu de leur éclat.

—La crise est passée, se dit Mercédès.

Elle se trompait.

Soudain la comtesse se redressa ; ses traits et son regard exprimaient l'épouvante.

Le fantôme qui représentait à ses yeux M. de Miray venait de reparaitre.

—Le voilà, le voilà ! s'écria-t-elle affolée, il me guettait... il sort de l'ombre... Là, là, il s'approche... Oh ! son regard... ses yeux sont de feu, ils me brûlent !... Ah ! il bondit sur moi, il m'emporte... je suis perdue ! A moi, à moi ! au secours !

Elle eut l'air de soutenir une lutte corps à corps, et en se débattant ses yeux se fixèrent sur Mercédès qui, pâle et toute tremblante, se tenait debout près du lit, prête à porter secours à la malheureuse, si la violence de la crise l'exigeait.

L'irritation nerveuse de la malade s'apaisa subitement ; elle jeta ses bras autour du cou de la danseuse en criant

—Sauvez-moi ! sauvez-moi !

Mercédès l'étreignit à son tour, l'embrassa comme une mère embrasse son enfant et lui dit de sa plus douce voix :

—Oui, Paule, oui, mon amie, ma sœur, je vous sauverai ! Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre... Paule, Paule, revenez à vous, reprenez vos esprits égarés.

La comtesse tressaillit violemment, ses bras lâchèrent prise, elle se jeta en arrière et dressa la tête comme si un bruit étrange eût tout à coup frappé son oreille.

Son visage avait changé d'expression et l'égarément de ses yeux avait presque disparu. C'était une sorte de transfiguration qui venait de s'opérer comme par enchantement. Et Mercédès revoyait la belle Paule telle qu'elle l'avait vue huit ans auparavant sur la place de Saint-Amand.

—Mon Dieu, soupira-t-elle, si c'était la fin de la fièvre et du délire, si c'était l'annonce de la guérison !

Et son regard caressant où rayonnait une bonté divine enveloppait anxieusement la malade.

—Celle-ci était toujours en proie au délire ; mais les images effrayantes s'étaient effacées, et son nom de jeune fille, ce nom de Paule qui venait de retentir à ses oreilles, évoquait, réveillait d'autres souvenirs.

—Paule, murmura-t-elle presque à voix basse et se parlant à elle-même, Paule, Paule... Qui donc a parlé ici de Paule ? Est-ce que quelqu'un se souvient encore de cette petite paysanne si fière, si orgueilleuse, que l'on appelait la belle Paule ?

Elle continua en haussant la voix :

—Où est-elle, la belle Paule ? Qu'est-elle devenue, la belle Paule ? On en a fait une comtesse, une grande dame... Ah ! ah ! ah ! une comtesse... C'était bien la peine... Ah ! la malheureuse, elle aurait mieux fait de rester toujours Fanchon-la-Princesse !... Fanchon, Fanchon, la comtesse redeviendra Fanchon ! Trop tard... Le soleil d'autrefois s'est éteint, les fleurs de la prairie sont fanées, il n'y a plus de joyeuses chansons dans les bois, les cœurs se sont fermés, les cœurs sont morts !... Y a-t-il encore de la lumière ? Non, c'est la nuit, toujours la nuit...

—Prends garde, Paule, prends garde ! lui disait sa marraine.

Elle n'a pas écouté sa marraine

Elle voulait être comtesse !

Et Etienne l'aimait, et Etienne pleurait !

—Prenez garde, Paule, prenez garde, lui disait Mélie la bossue.

—Elle n'a pas écouté Mélie la bossue.

—... Il faut que ma destinée s'accomplisse !

Elle voulait être comtesse !

Et Etienne l'aimait, et Etienne pleurait !

Etienne lui avait dit :

—Je vous aime, soyez ma femme, vous serez adorée !

C'était le bonheur qui s'offrait à elle. Elle a repoussé le bonheur.

Elle voulait être comtesse !

Et elle a été comtesse. Et qu'est-elle maintenant ? Plus rien.

Elle n'est plus la belle Paule, elle n'est même plus Fanchon-la-Princesse. Sa destinée s'est accomplie. Oh ! quelle destinée !

Après une douleur, une autre, toutes les souffrances !

Dieu l'a punie, Dieu l'a punie ! Et pour que son châtiement soit complet, ce n'est plus son mari qu'elle aime, c'est celui qu'elle a autrefois repoussé, c'est Etienne. Elle aime Etienne, elle aime Etienne ! Oh ! la malheureuse ! C'est épouvantable c'est horrible !

Elle couvrit son visage de ses mains, et pour la seconde fois Mercédès put croire qu'elle allait éclater en sanglots. Mais ce n'était qu'un gonflement de la poitrine, une sorte d'étranglement, de râle dans la gorge.

—Que vient-elle de dire, mon Dieu ? pensait la danseuse

stupéfaite ; elle aime maintenant celui qu'elle a autrefois dédaigné, repoussé... La malheureuse, la malheureuse !... Oh ! oui, c'est épouvantable, c'est horrible, c'est horrible !

La crise avait pris fin, mais les forces de la malade étaient complètement épuisées, et au bout d'un instant elle retomba sur le lit, anéantie, brisée.

— Ses yeux se sont fermés, se dit Mercédès, elle va dormir.

Elle lui fit avaler les trois cuillerées de la potion du docteur, puis arrangea l'oreiller sous sa tête et ramena sur sa poitrine le drap et la couverture.

— Repose, pauvre femme, pauvre mère, repose, murmura Mercédès ; que le sommeil te fasse oublier tes douleurs, qu'il t'apporte l'apaisement, qu'il calme ta fièvre et chasse le trouble de ton esprit !

La comtesse de Verdraine dormait.

### III

#### LA LETTRE DU MAIRE

Le reste de la nuit s'était passé tranquillement, la malade avait dormi jusqu'à six heures ; mais elle n'avait donné, à son réveil, aucun signe de lucidité ; elle était restée dans son immobilité habituelle et comme engourdie. Cependant, quand le médecin vint faire sa visite du matin, à huit heures, il parut satisfait. Il constata que la fièvre avait diminué d'intensité, enfin que l'amélioration dans l'état général de la malade était sensible.

Et quand Mercédès lui eut dit qu'il n'y avait eu dans la nuit qu'une seule crise, il répondit :

— Si le calme de ce moment continue, si la journée se passe sans délire, sans surexcitation nerveuse, tout ira bien et nous pourrons espérer.

— Ne craignez-vous pas, monsieur, une affection cérébrale difficile à guérir ? demanda Mercédès.

— C'est ce que j'ai le plus redouté tout d'abord ; mais il n'existe en réalité qu'un affaiblissement momentané du cerveau. La forte constitution de la malade la sauvera. La fièvre ne l'a pas tuée et, je vous le répète, nous pouvons espérer.

— Mon Dieu, monsieur, j'ai peur... si elle restait folle !

— Ma science ne va pas jusqu'à pouvoir vous rassurer complètement, madame ; mais, comme je viens de vous le dire, je ne crois qu'à un affaiblissement des forces cérébrales. Oui, sans doute, le trouble du cerveau est inquiétant ; mais d'où vient-il ? Il est la conséquence de quelque secousse terrible ou d'émotions violentes successives, la conséquence surtout de l'épuisement complet des forces physiques. Si nous rendons au corps sa vigueur, le cerveau rentrera dans l'équilibre et reprendra ses fonctions normales. Tel est mon espoir, madame.

— Vous me le faites partager, monsieur, merci.

La journée fut bonne ; dans l'après-midi, la malade eut un instant de grande agitation ; on croyait voir l'approche de la crise, on se trompait. Et quand le docteur vint à cinq heures et qu'on lui eut rendu compte de ce qui s'était passé, son visage s'épanouit et il dit :

— Bien, très bien.

Il vit ensuite la malade et trouva que la fièvre avait encore sensiblement diminué. Il répéta ses paroles du matin

— Tout ira bien, nous pouvons espérer.

Devant lui, Mercédès fit manger à la malade du bouillon de bœuf chaud dans lequel elle avait mêlé du blanc de poule haché fin.

— Vous continuerez à lui faire boire toutes les deux heures les cuillerées de la potion, dit le médecin, et deux fois dans la nuit la même quantité de bouillon avec viande hachée. Nous verrons demain si nous devons lui donner autre chose à manger.

À sept heures, la dernière distribution des lettres ayant été faite, et Mercédès n'ayant rien reçu, elle se dit :

— Comme je l'avais pensé, c'est demain matin que je recevrai la lettre du maire de Charnay.

On soupa, et après, sur les instances de Mme Gaspard, Mercédès consentit à se coucher tout habillée. Elle avait réellement grand besoin de se reposer. Elle dormit deux heures.

Gaspard était sorti après le repas pour faire une promenade dans le village et voir en même temps quelques amis. Quand il rentra, Mercédès venait de se réveiller.

Mon mari a quelque chose à vous apprendre, vint lui dire Annette.

Elle se leva aussitôt et se rendit auprès du vieillard.

— Vous reposiez, Mercédès, lui dit Gaspard, est-ce que ma femme vous a réveillée ?

— Non, mon ami, quand elle est entrée dans la chambre je ne dormais plus.

— À la bonne heure.

— Vous avez quelque chose à me dire ? De quoi s'agit-il ?

— C'est assez drôle, ça ne signifie peut-être rien du tout, mais j'ai pensé que cela pouvait vous intéresser.

— Alors, mon cher Gaspard, parlez, je vous écoute.

— Dans l'après-midi, un étranger, un homme qui ne payait pas de mine et dont les allures parurent suspects à plusieurs personnes, arriva à Bellombe. Il avait l'air d'un ouvrier sans ouvrage cherchant à se caser ; mais mal habillé, et ayant avec cela une mauvaise figure, une barbe sale et des cheveux mal peignés, il ressemblait à quelque gueux échappé depuis peu d'une maison centrale.

Il entra à l'auberge, se fit servir un repas copieux et mangea en affamé, en ouvrant sec deux bouteilles de vin cacheté.

Il avait si bien l'air d'un gueux que l'aubergiste était inquiet et se demandait si son homme pourrait payer la dépense qu'il faisait.

Il y avait dans la salle, à une table, quatre hommes du pays qui jouaient aux cartes et avaient la même pensée que l'aubergiste.

Cependant quand l'homme eut mangé tout son saoul et pris son café, foitement arrosé d'eau-de-vie, il appela la servante de l'auberge et jeta une pièce de 20 francs sur la table en disant :

— Payez-vous, ma belle.

Il n'avait pas sur lui que cette seule pièce de vingt francs, car on avait entendu plusieurs autres sonner dans sa poche.

La servante lui rapporta sa monnaie qu'il mit dans sa poche, moins deux francs qu'il donna à la fille.

Naturellement, celle-ci se confondit en remerciements ; il y avait de quoi ; c'était la première fois qu'elle rencontrait une pareille aubaine.

Ce que je vous raconte là, Mercédès, ne vous intéresse pas beaucoup, mais attendez.

La servante s'éloignait, l'homme la rappela.

Après quelques paroles dites tout bas par l'étranger, la servante, une fille qui n'est pas bien maline, s'assit à côté de lui et ils se mirent à converser à voix-basse.

Quand ils eurent fini, l'homme se leva, mit son chapeau, prit son bâton et s'en alla.

Alors on questionna la servante :

— " Vraiment, tu as fait là une jolie conquête ; qu'est-ce qu'il a pu te dire ? Est-ce qu'il t'a confessée ? Après tout, c'est peut-être un prêtre déguisé. "

La fille ne voulait pas parler, l'homme lui avait certainement fait promettre de garder le silence. Mais on sut si bien la pousser à bout, qu'elle finit par sortir de son mutisme.

Elle dit donc que l'étranger lui avait demandé si elle connaissait M. Gaspard, s'il y avait longtemps qu'il était dans le pays ; ce qu'il faisait ; à quel endroit du village il demeurait. Il avait parlé ensuite d'une jeune femme à laquelle M. Gaspard s'intéressait beaucoup et avait demandé si cette jeune femme n'était pas venue depuis peu dans le pays.

Alors, la servante, la buse, il y a toujours des gens qui ont trop de langue, lui avait raconté ce qu'elle savait ; qu'il y avait chez le père Gaspard, depuis quatre jours, une jeune femme malade, très malade, qui avait été amenée à Bellombe par des saltimbanques.

Vous avez bien fait de m'apprendre cela, mon ami, dit Mercédès, car, en effet, ce n'est pas sans intérêt pour moi. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne comprends pas. Qui

peut être cet homme ? D'où vient-il ? Quel intérêt a-t-il à savoir ce que la maladroitte servante lui a appris ? Evidemment, il y a là-dessous quelque mystère.

— Mais rien qui soit de nature à nous effrayer, n'est-ce pas ?

— Rien, mon ami, rien ; soyez tranquille. Néanmoins, il est bon que nous sachions qui est cet homme et ce qu'il veut ; est-il encore à Bellombe ?

— Je l'ignore.

— S'il n'a pas déjà quitté le pays ou s'il y reparait, il faut le faire interroger, au besoin par le maire.

— Il est un peu tard ce soir pour que je puisse savoir s'il est resté à Bellombe.

— Demain, mon ami, demain.

— La servante n'a pas parlé de vous, Mercédès ; elle n'avait pas connaissance de votre arrivée à Bellombe.

— Oh ! cela importe peu !

— On ne sait pas, Monsieur.

— Peut-être, mon cher Gaspard ; dans tous les cas, ce que je t'ens absolument à cacher, c'est mon nom.

La nuit, pour la malade, se passa aussi tranquillement que la journée. Pas de crise nerveuse, pas de délire. C'était de bon augure. Toutefois la pauvre Paule restait dans son immobilité, caractère principal de sa maladie, et paraissait toujours ne rien voir et ne rien entendre. On aurait dit qu'elle n'avait plus aucun sens, qu'il y avait paralysie des organes.

Dès qu'il fut levé, Gaspard se rendit chez le maire et lui exposa l'objet et le but de sa visite.

— Cela me paraît fort singulier, dit le maire, et vous faites bien de me prévenir. Pour peu que le gaillard en question me fasse l'effet, d'avoir quelque chose sur la conscience, je le fais arrêter et le livre aux gendarmes.

Immédiatement le maire mit en campagne le garde champêtre et le tambour de ville ; mais l'homme fut introuvable. Il avait disparu. On acquit même la certitude qu'il n'avait pas passé la nuit à Bellombe.

Gaspard vint rendre compte à Mercédès de ce qu'il avait fait.

— C'est bien, mon ami, dit-elle, et puisque cet homme a disparu, ne nous occupons plus de lui.

Cependant, elle resta préoccupée et comme inquiète jusqu'à dix heures. C'était l'heure du passage du facteur. Il parut. Il apportait la lettre si impatiemment et si anxieusement attendue.

C'était fini, Mercédès ne pensait plus à l'homme de mauvaise mine qui avait questionné et fait parler la servante d'auberge.

Elle entra dans la chambre de la malade, qui était aussi la sienne, et alla s'asseoir près de la fenêtre, qui ouvrait sur le jardin.

Depuis la visite du médecin, Paule dormait.

La lettre portait le timbre du bureau de poste de Saint Gallais et était adressée ainsi :

« Monsieur Gaspard, propriétaire à Bellombe (Ain), pour remettre à Mme X... »

Mercédès la tenait entre ses doigts, relisant la suscription pour la dixième fois peut-être ; on aurait dit qu'elle n'osait pas, qu'elle avait peur de déchirer l'enveloppe. Elle était prise d'une nouvelle anxiété. Allait-elle apprendre ce qu'il lui importait de savoir ? Cette lettre ne contenait-elle pas, au contraire, une cruelle déception ?

Enfin, après un dernier instant d'hésitation craintive, et si émue que ses mains tremblaient, elle rompit le cachet, sortit la lettre de l'enveloppe et la déplia.

Dès qu'elle eut lu les premières lignes, son visage devint rayonnant, elle poussa un long soupir de soulagement et murmura :

— Seigneur, je vous remercie ! Ah ! ce sont les cœurs faibles, les âmes sans foi, qui peuvent douter de la Providence divine !

Voici ce que le maire de Charnay écrivait :

« Madame,

« En même temps que votre lettre, j'ai reçu celle du lieutenant de gendarmerie de Belley, que vous m'annonciez.

« Vous signez : Une amie de la mère et des enfants.

« Oui, vous êtes leur amie, puisque vous vous intéressez à eux. Soyez donc rassurée sur le sort des deux petits garçons. Trouvés sur la route, à une heure avancée de la nuit, par un brave cantonnier de Charnay, ils ont été amenés dans ma commune, ainsi que vous, madame, et l'officier de gendarmerie l'avez supposé. Les pauvres petits étaient dans un état pitoyable, mouillés, crottés, transis de froid et mourant de faim et de soif. Mais, à la louange du cantonnier et de sa femme, je puis vous dire qu'ils ont reçu les meilleurs soins.

« Le lendemain ils m'ont été amenés ; j'ai interrogé le petit Georges ; mais ils n'ont été impossible de lui faire dire qui ils étaient et d'où ils viennent. Il m'apprit toutefois qu'ils étaient avec leur mère ; que tous trois étant fatigués, ils étaient entrés dans un bois, s'étaient couchés et endormis au pied d'un arbre.

« Georges et son frère se réveillèrent un peu avant la nuit. Leur mère dormait toujours et ils cherchèrent inutilement à la faire sortir de son sommeil. Alors ils prirent peur, se mirent à appeler au secours, sortirent du bois, coururent sur la route, espérant rencontrer quelqu'un, et, la nuit étant venue, ils se perdirent. »

Le maire racontait ensuite les recherches qui avaient été faites dans le bois de la Feuillade et comment le sac de la mère, contenant deux pièces d'or et de la menue monnaie, avait été trouvé sous le châtaignier où la jeune femme et les enfants s'étaient couchés.

Il continuait en disant :

« La disparition de la mère me parut d'abord fort étrange ; mais j'appris que des saltimbanques, conduisant une ménagerie, étaient passés sur la route, dans la nuit, entre Saint-Gallais et Charnay.

« — Ces gens, me dis-je, ont trouvé la mère comme le cantonnier a trouvé les enfants et ils l'ont emmenée avec eux.

« Sans perdre de temps, je signalai les saltimbanques à la gendarmerie, en demandant qu'ils fussent interrogés au sujet de la jeune femme, qui était encore pour moi une inconnue.

« Dans votre lettre, madame, pour une cause que je n'ai pas à connaître, mais que je crois respectable, vous ne m'avez dites pas le nom de la jeune femme trouvée mourante sur la route par le montreur de bêtes Stéphanos, et qu'il a laissée à Bellombe, en la confiant aux soins des époux Gaspard ; mais je sais, je savais avant de recevoir votre lettre que la mère de Georges et d'Edouard était Mme la comtesse de Verdaine. »

A cet endroit, la lettre du maire contenait le récit de l'arrivée d'Etienne Denizot à Charnay, accompagné du chien Miro, et de ce qui s'était passé dans la maison du cantonnier.

Le maire ajoutait :

« M. Etienne Denizot et les enfants ont quitté Charnay hier soir, et à l'heure où je vous écris Georges et Edouard doivent être arrivés à Saint-Amand-les-Vignes, dans la famille de leur mère. »

Mercédès porta la lettre à ses lèvres, puis la remit dans son enveloppe, la glissa dans le corsage de sa robe et alla s'agenouiller près du lit de la comtesse. Pendant un long instant elle pria, en pleurant à chaudes larmes.

Elle se releva, essuya ses yeux et alla s'asseoir à une table où elle avait placé elle-même de l'encre, du papier, une plume.

La malade dormait toujours et son sommeil était tranquille.

Mercédès écrivit rapidement quelques lignes de remerciements au maire de Charnay, qu'elle signa cette fois Mercédès d'Argélias.

Ensuite, à l'adresse de Pierre Rouget, elle traça la dépêche télégraphique suivante :

« Votre petite-fille est malade, mais va un peu mieux, je suis auprès d'elle. Ayez confiance et soyez tous rassurés. Embrassez pour moi Georges et Edouard. « MERCÉDÈS. »

Cela fait, tenant la lettre et la dépêche qu'elle venait d'écrire, elle sortit de la chambre sans bruit.

— Eh bien ? fit Gaspard, l'interrogeant avidement du regard.

— Je n'ai plus aucune inquiétude au sujet des enfants.

— Ah ! oui, cela se voit sur votre visage ; mais vous avez pleuré, Mercédès.

— Oui, j'ai pleuré, j'ai pleuré de joie, mon ami.

La façon dont la jeune fille avait dit cela fit venir aux yeux du vieillard deux larmes qu'il essuya furtivement.

— Mon bon Gaspard, reprit Mercédès, voici une dépêche pressée, très pressée.

— Je cours au télégraphe, répondit-il.

— En même temps vous mettrez cette lettre dans la boîte.

L'excellent homme mit vite son chapeau et sortit en disant :

— Mercédès, vous aimez beaucoup les fruits rouges, je rapporterai des cerises et des fraises.

— Merci, mon ami, répondit la jeune fille.

Elle le suivit un instant des yeux et murmura :

— Encore un qui m'est dévoué et ferait tout pour moi et ceux que j'aime. Simple et bon, âme grande et cœur d'or !... Et ce n'était qu'un saltimbanque.

## IV

## LE RÉVEIL

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, Mercédès était à sa place habituelle, assise dans un fauteuil près du lit de la malade et à demi cachée par le rideau de cretonne à grandes fleurs sur fond jaune.

La dernière nuit n'avait pas été moins bonne pour la malade que la précédente. Le médecin avait dit, après sa visite du matin, que la fièvre avait presque complètement disparue. Dès lors il n'y avait plus à redouter les transports au cerveau ; mais on ne pouvait pas savoir si la malade serait privée longtemps encore de ses facultés intellectuelles.

Elle avait mangé à une heure, sans avoir prononcé un mot, sans que Mercédès eût pu voir dans ses yeux noyés d'ombre, une lueur, un mouvement indiquant la présence de la pensée, le réveil de l'esprit, puis elle s'était assoupie.

Or, à trois heures elle se réveilla, s'agita et fit entendre plusieurs gémissements.

Mercédès inquiète se dressa debout.

— Mon Dieu, se dit-elle, le médecin s'est trompé, c'est une crise qui va venir !

La comtesse était assise sur le lit et promenait lentement ses regards autour d'elle, comme cherchant à reconnaître les objets qui s'offraient à sa vue. Ses yeux étaient pleins de clarté, mais n'avaient plus cet éclat que leur donnait la fièvre ; ils n'étaient plus hagards comme les jours précédents, ils exprimaient l'étonnement.

— Où suis-je, mais où suis-je donc ? prononça-t-elle tout bas, comme si elle eût peur d'entendre le bruit de sa voix.

Mercédès, qui s'était avancée, et dont le cœur battait à se briser, fit un pas en arrière et se dissimula derrière le rideau.

La malade avait laissé tomber sa tête dans ses mains et pressait fortement son front sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur.

Evidemment la mémoire lui revenait peu à peu, et l'on voyait qu'elle faisait de violents efforts pour fixer sa pensée indécise et rappeler à elle ses souvenirs fugitifs.

La danseuse avait avancé la tête et regardait la comtesse, ne perdant aucun de ses mouvements et étudiant sa physionomie avec une indicible angoisse.

Tout à coup la malade redressa brusquement la tête et, de nouveau, promena ses regards autour de la chambre.

Elle laissa échapper comme un cri de détresse, puis aussitôt s'écria encore :

— Où suis-je, mais où suis-je donc ?

— Vous êtes dans une maison où vous n'avez rien à craindre, car il n'y a près de vous que des personnes qui vous aiment, répondit Mercédès toujours cachée, et de sa plus douce voix.

La comtesse tressaillit et se retourna vivement.

Alors Mercédès écarta le rideau du lit, fit un pas en avant et se trouva devant la malade, en pleine lumière.

Celle-ci arrêta son regard sur le visage de la jeune fille et parut plutôt surprise qu'effrayée de cette apparition :

— Madame, qui êtes-vous ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Une amie, une amie sincère et dévouée de Mme la comtesse de Verdraine, qu'on appelait autrefois la belle Paule.

La malade eut un nouveau et violent tressaillement.

Elle passa à plusieurs reprises ses mains sur son front et regardant toujours fixement la danseuse :

— Une amie, murmura-t-elle comme se parlant à elle-même, est-ce que j'ai encore des amies ?

— Oh ! oui, madame, croyez-le ; oui vous avez encore des amies. Ah ! il n'existe pas que des méchants, sur la terre !

— Vous dites que vous êtes mon amie, et je ne vous connais pas.

— Si, si, vous me connaissez ; regardez-moi, madame la comtesse, regardez-moi bien, et souvenez-vous ! Tenez, je vais aider votre mémoire : Il y a huit ans de cela, à Saint-Amand-les-Vignes, c'était un dimanche et vous étiez accompagnée de M. Pierre Rouget, votre grand-père, vous avez donné votre main à une jeune fille, qui faisait partie d'une troupe de saltimbanques, pour qu'elle vous dise la bonne aventure.

Une sorte de tremblement nerveux secoua la comtesse et elle s'écria :

— Je me souviens, je me souviens !

— Madame la comtesse, cette jeune fille, cette saltimbanque, c'était moi.

— Mercédès la gitana ! exclama la malade.

— Ah ! vous vous êtes rappelé mon nom ! s'écria à son tour la danseuse, vous êtes sauvée, vous êtes guérie !

— J'ai donc été malade ?

— Oh ! oui, bien malade, et j'ai craint pour votre vie.

— Pour ma vie ? répéta la comtesse pensive.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Pourquoi êtes-vous ici, près de moi ?

— A Saint-Amand, devant vous, j'ai dit à votre grand-père : M. Pierre Rouget, si un jour vous ou l'un des vôtres avait besoin de moi, au premier appel qui me serait fait j'accourrais. Eh bien, madame, vous aviez besoin de moi et je suis accourue. Là, à votre chevet, j'ai veillé les trois dernières nuits.

— Ah !... Oui, il me semble que je me rappelle... Je dormais ; tout à coup je me suis réveillée, toutes sortes de sombres fantômes m'entouraient, s'acharnaient après moi, me faisaient horriblement souffrir... Mais une voix céleste se fit entendre et tous ces fantômes disparurent, et il ne resta plus près de moi qu'un ange que je crus avoir vu descendre du ciel... La céleste apparition, l'ange c'était vous !

— Vous vous souvenez, madame la comtesse, vous vous souvenez ! Que Dieu soit loué ! Il a entendu mes prières, vous nous êtes rendue !

La malade saisit le bras de Mercédès.

— Pourquoi m'appellez-vous madame la comtesse ? dit-elle. Non, non, non, ne m'appellez pas ainsi... Je ne suis plus la comtesse, je ne suis plus rien... Donnez-moi le nom que j'avais autrefois.

Baissant la voix, elle ajouta :

— Appelez-moi Paule ou Fanchou.

— Eh bien, oui, je vous appellerai Paule.

La malade devint tout à coup songeuse.

— C'est vrai, murmura-t-elle, j'ai été comtesse...

Il y eut un assez long silence.

Soudain, la comtesse eut un long frémissement, ses traits se contractèrent et elle laissa échapper une plainte sourde.

— Mes enfants, mes enfants ! s'écria-t-elle.

Et elle se mit à appeler d'une voix déchirante :

— Georges, Georges ! Edouard, Edouard !

Mercédès s'empara de ses deux mains.

— Calmez-vous, Paule, calmez-vous, lui dit-elle, et soyez sans inquiétude au sujet de vos enfants ; vous les reverrez bientôt, je vous le promets.

— Où sont-ils, mon Dieu, où sont-ils ?

— Je vais vous le dire ; mais je vous le répète, soyez sans inquiétude, rassurez-vous et écoutez-moi : vous vous étiez mise

en route avec Georges et Edouard, c'était bien imprudent... deux enfants si jeunes!... Mais la Providence veillait sur les chers petits.

Paule, souvenez-vous qu'un jour, très fatiguée, n'en pouvant plus, vous êtes entrée dans un bois avec vos enfants et vous êtes endormie au pied d'un arbre.

—Oui, oui, je me souviens.

—Votre sommeil fut étrange. Causé par l'épuisement complet de vos forces, il a dû être léthargique. C'était le commencement de la maladie qui nous a inspiré de si vives inquiétudes. Vos enfants s'étaient couchés près de vous et endormis aussi. Quand ils se réveillèrent, la nuit approchait; ils firent tout ce qu'ils purent, les pauvres petits, pour vous faire rouvrir les yeux, pour vous ramener. Ils vous couvrirent de larmes, vous appelèrent, vous tirèrent les bras, vous secoururent. Inutiles efforts: ils ne parvinrent pas à vous réveiller, ni même à vous faire un mouvement.

Comme je viens de vous le dire, la nuit venait; les pauvres mignons furent saisis par l'épouvante, appelèrent au secours et sortirent du bois pour se mettre à la recherche d'une personne pouvant leur venir en aide. Mais la route et la campagne étaient désertes; une fatalité. La nuit était venue, un orage était près d'éclater; Georges et Edouard s'égarèrent et ne purent retrouver leur chemin pour revenir près de vous. Jugez de leur douleur, de leur désespoir.

Enfin, un homme vint à passer: il trouva les enfants serrés l'un contre l'autre, pleurant et sanglotant. Ils lui dirent sans doute que vous étiez dans le bois; mais à quel endroit? L'homme renonça à vous chercher et emmena les enfants au village de Charnay, où il demeure.

La comtesse, comme suspendue aux lèvres de la danseuse, écoutait haletante, respirant à peine, et en proie à une émotion qui allait toujours croissant.

Mercédès continua:

—Vous, Paule, vous avez dû dormir encore plusieurs heures. Vous êtes enfin sortie de votre sommeil. Ne voyant plus vos enfants près de vous, ne les entendant pas, vous les avez sans doute appelés et cherchés sous la pluie, les éclairs et la foudre.

—Oui, oui, c'est cela; la pluie, les éclairs, le tonnerre, je me souviens! s'écria la comtesse; j'ai appelé et cherché mes enfants de tous les côtés. Pendant combien de temps! Je ne saurais le dire. J'étais comme folle!

Tout à coup je sentis que mon cœur cessait de battre; il me sembla que je recevais un choc violent en pleine poitrine, à mes oreilles retentit comme un formidable coup de tonnerre, un nuage rouge se plaça devant mes yeux, puis je ne vis plus rien et... et... je ne me souviens plus.

—Eh bien, Paule, vous étiez tombée sur la route sans connaissance et vous êtes resté là étendue, sans mouvement, ne donnant plus signe de vie, mouillée jusqu'à la peau, glacée, le corps engourdi, les membres raides. Pendant combien de temps? Je l'ignore.

Des hommes qui conduisaient une ménagerie, qui venaient de Lyon et se rendaient à Belley, passèrent sur la route où vous étiez. Heureusement, ils vous virent, s'arrêtèrent et crurent d'abord que vous étiez morte. Mais, morte ou vivante, ils ne pouvaient pas vous laisser sur la route; ils vous relevèrent et vous mirent dans une de leurs voitures où tous les soins que réclamait votre état vous furent donnés.

Je n'ai pas à vous dire quelle fut la joie de ces braves gens quand ils eurent acquis la certitude que vous viviez encore.

Paule, ne vous souvenez-vous pas du nom de don Stéphanano?

—Don Stéphanano? répéta la comtesse, interrogeant sa mémoire.

—Vous avez vu don Stéphanano sur la place de Saint-Amand; il était le chef de la petite troupe de saltinbanques dont je faisais alors partie.

—Ah! oui, je crois me rappeler.

—Eh bien, don Stéphanano est actuellement le propriétaire de la ménagerie dont je viens de vous parler, et c'est à lui que

vous devez la vie, car si, convaincu que vous n'existiez plus, il vous eût abandonnée sur la route, vous n'avez peut-être pas une heure à vivre encore.

La comtesse ne put s'empêcher de frissonner.

Mercédès poursuivit:

—C'est don Stéphanano, qui, ne voulant pas vous emmener jusqu'à Belley, où il aurait été obligé de vous faire transporter à l'hôpital, vous a laissés ici, à Bellombe, vous confiant aux soins de M. et Mme Gaspard, ses amis.

Don Stéphanano avait trouvé dans une des poches de votre robe une lettre inachevée que vous aviez eu l'intention d'adresser à votre mère, et il avait ainsi découvert que la comtesse de Verdraine était la petite fille de Pierre Rouget, de Saint-Amand-les-Vignes, l'ancien sergent du Trocadéro.

Connaissant le service rendu autrefois à Inès Ramon, ma mère, par l'ancien soldat Pierre Rouget, et sachant que j'ai voué à votre grand-père et à tous les siens une reconnaissance éternelle, don Stéphanano s'est empressé de m'écrire pour m'apprendre comment il vous avait trouvée mourante sur la route et me prévenir qu'il vous laisserait à Bellombe, chez les époux Gaspard.

Maintenant, Paule, vous comprenez comment je suis ici. Aussitôt que j'eus reçu la lettre de don Stéphanano, je suis accourue près de vous, voulant vous soigner moi-même, disposée à appeler près de vous les plus grands médecins de Paris, si le caractère de votre maladie les eût réclamés. Je paye comme je le peux la dette de reconnaissance contractée par ma mère envers votre aïeul.

Baissant la tête et la voix elle ajouta avec un accent de tristesse profonde:

—Et puis, hélas! j'ai beaucoup de choses à me faire pardonner, madame la comtesse.

Le malade ne releva point ces dernières paroles; peut-être ne les avait-elles pas entendues. La clarté qui venait d'éclairer subitement son esprit était encore faible et les pensées qui envahissaient son cerveau étaient pour la plupart dans une demi-obscureté.

A ce moment, elle pensait à Georges et à Edouard; c'étaient ses enfants qui la préoccupaient.

De nouveau elle prit la main de Mercédès.

—Où sont mes enfants? demanda-t-elle avec l'accent de la prière.

—Ils sont à Saint-Amand-les-Vignes, répondit la danseuse.

—A Saint-Amand! exclama la comtesse.

Et elle regarda la jeune fille avec une expression d'étonnement qui semblait dire:

—Je ne comprends pas. Ne me trompez-vous point?

—Oui, dit Mercédès, depuis hier probablement vos enfants sont arrivés à Saint-Amand; ils sont dans les bras de votre mère, de votre père et de votre grand-père; ils ne doivent plus vous causer aucune inquiétude. Paule, Paule, ne pensez plus maintenant qu'à retrouver vos forces afin de pouvoir bientôt rejoindre vos enfants.

—Ils sont à Saint-Amand! prononça doucement la malade.

Après un court silence, elle reprit:

—Je vous crois, Mercédès, car vous ne voudriez pas me tromper, me mentir... Mais comment se fait-il que mes enfants soient à Saint-Amand?

—Je vais vous l'apprendre, car il faut que vous sachiez tout: Georges et Edouard ont été retrouvés au village de Charnay par votre chien, le fidèle Miro, qui cherchait sa maîtresse et ses jeunes maîtres depuis plusieurs jours. Miro était accompagné d'un jeune homme qu'il avait rencontré sur son chemin et qui, lui aussi, était à la recherche de la comtesse Paule et de ses enfants. C'est à ce jeune homme, envoyé par vos parents, madame la comtesse, que le maire de Charnay a confié vos enfants et c'est lui qui les a emmenés à Saint-Amand.

—Mais ce jeune homme, qui est-il?

—Vous n'avez peut-être pas oublié son nom, madame la comtesse, répondit gravement Mercédès, il se nomme Etienne Deuzot.

La malade éprouva dans tout son être une commotion violente.

—Etienne ! Etienne ! s'écria-t-elle.

Elle joignit les mains, tourna ses yeux vers le ciel et resta ainsi un instant comme en extase.

—Pauvre femme, se disait Mercédès, elle l'aime ! Et voilà son plus dur châtiment.

—Ainsi, reprit la comtesse, M. Etienne Denizot avait été envoyé à ma recherche par mes parents ?

—Oui. Mais je ne saurais vous donner les explications que vous pourriez me demander. J'ignore ce qui s'est passé entre vos parents et M. Etienne Denizot ; je ne sais que ce que je viens de vous dire.

—Merci, dit la comtesse.

Elle prit sa tête dans ses mains et resta silencieuse. Elle songeait.

Au bout de quelques minutes, Mercédès lui dit :

—Vous êtes fatiguée, Paule ; nous avons abusé de vos forces, je le vois, et peut-être avez-vous besoin de dormir ; allons, il faut vous coucher et vous bien reposer.

—Oui, répondit faiblement la malade.

Elle se laissa aller en arrière et sa tête tomba sur l'oreiller.

Une heure s'écoula ; la comtesse avait les yeux fermés, mais elle ne dormait pas ; elle s'entretenait avec ses pensées.

Comme tous les soirs, le médecin vint à cinq heures. Mercédès lui annonça joyeusement que la malade avait repris possession d'elle-même, qu'elle avait recouré à peu près complètement ses facultés mentales.

—Je suis très agréablement surpris, répondit le docteur, car je n'attendais pas sitôt ce réveil de la raison ; il y a dans ce fait quelque chose de miraculeux. Mais il est des influences qu'on ne peut connaître ni prévoir, des phénomènes physiologiques qui mettent constamment en défaut la science, même des plus illustres savants. Enfin, acceptons le bien qui nous arrive, sans vouloir trop chercher les causes, et, dans le cas présent, nous n'avons qu'à nous en réjouir.

L'âme est rentrée dans ce pauvre corps épuisé : nous n'avons plus maintenant qu'à rendre au corps les forces qu'il a perdues.

—Monsieur le docteur, croyez-vous pouvoir répondre de sa vie ?

—A moins d'une rechute que je ne crois point possible, je vous réponds avec assurance : oui.

—Dans combien de temps pensez-vous qu'elle pourra quitter Belloube pour se rendre en Bourgogne ?

—Oh ! pas avant quinze jours ou trois semaines.

Le médecin adressa quelques questions à la malade, qui répondit avec lucidité, et il se retira en se disant :

—Une belle cure ! La guérison de cette femme aura son retentissement dans la contrée et me fera grand honneur.

Pendant que le docteur était dans la chambre de la malade une dépêche était arrivée à l'adresse de Mercédès. Elle lui fut remise par Mme Gaspard.

La dépêche était signée Pierre Rouget et contenait ces mots :

« Nous étions dans la douleur, votre dépêche nous a consolés. Merci, merci ! Les enfants sont arrivés avant hier soir, tard dans la nuit. On les embrasse pour leur mère et pour vous. Ecrivez moi une longue lettre pour nous rassurer complètement au sujet de ma petite-fille. Nous attendons avec anxiété. »

Mercédès s'approcha du lit de la malade.

—Madame la comtesse, dormez-vous ? demanda-t-elle doucement.

Paule rouvrit les yeux et leva légèrement la tête.

—Je viens de recevoir une dépêche de votre grand-père, continua Mercédès.

La comtesse se redressa brusquement, vit la dépêche et tendit vivement la main.

—Est-ce que vous voulez la lire ? demanda la jeune fille.

—Oui.

—Vous pourrez ?

—Oui.

Mercédès mit le télégramme dans la main de Paule. La jeune femme le lut rapidement, le porta à ses lèvres, le relut une seconde fois, puis une troisième et éclata en sanglots.

Elle prit la main de la danseuse et la serra avec une certaine force.

—Vous allez écrire ? fit-elle.

—Oui.

—Quand ?

—Ce soir même.

—Je ne vous recommande pas de dire qu'on ait bien soin de mes enfants et qu'on les aime, c'est inutile ; mais n'oubliez pas d'écrire que j'embrasse de tout mon cœur ma mère, mon père, mon grand-père et mes chers petits.

—Je n'oublierai pas.

—Dites-leur aussi que je veux être vite guérie et que la pensée de les revoir bientôt hâtera ma guérison.

—Ne devrai-je pas mettre aussi quelque chose pour M. Etienne Denizot.

La comtesse laissa échapper un soupir, et, après être restée un moment silencieuse et hésitante, elle répondit :

—Vous direz que je le remercie.

Mercédès fit prendre à la malade son repas du soir, composé d'aliments ordonnés par le médecin. Ensuite, elle mangea elle-même ensuite en compagnie des époux Gaspard ; et quand elle revint dans la chambre, la comtesse s'était endormie.

Alors elle écrivit la lettre que lui demandait l'ancien sergent.

Elle commença par expliquer comment elle se trouvait à Belloube auprès de la malade ; comment elle avait appris, par la lettre du maire de Charnay, que Georges et Edouard, emmenés par Etienne Denizot, devaient être arrivés à Saint-Amand.

Elle racontait ensuite comment la comtesse avait été trouvée sur la route par don Stéphano, donnant des détails sur sa maladie et parlait de son état présent de façon à calmer toutes les inquiétudes.

«... Toutefois, ajoutait-elle, ce n'est pas avant quinze jours ou trois semaines que la malade aura recouvré assez de forces pour qu'on puisse songer à la faire voyager. C'est l'opinion du médecin. »

Elle continuait sa lettre en disant que, étant forcée de retourner à Paris, elle ne resterait plus que trois ou quatre jours à Belloube ; mais qu'on pouvait être absolument tranquille au sujet de la malade. Pour les soins à lui donner, on pouvait se reposer sur madame Gaspard, qui méritait qu'on eût en elle la plus entière confiance.

M. Gaspard écrirait tous les deux ou trois jours pour donner des nouvelles de la comtesse, et dès qu'elle serait en état de partir et que le médecin aurait déclaré qu'il ne redoutait pas pour sa malade la fatigue du voyage, on pourrait venir la chercher.

A cet endroit de sa lettre, la danseuse consacrait un aliéna à Etienne Denizot, se gardant bien, naturellement, de rien dire qui put faire soupçonner que la comtesse l'aimât.

Elle ajoutait :

« M. Etienne Denizot fera bien de s'abstenir maintenant de toutes démonstrations ; dans l'intérêt même de Mme la comtesse de Verdraine, il ne doit pas venir à Belloube. C'est à Mme Pérard à venir chercher sa fille, et elle pourrait se faire accompagner par Mlle Mélie. »

Mercédès terminait sa lettre en se faisant l'interprète de Paule auprès de ses parents et de ses enfants.

## V

### DEUX AMIES

La comtesse se réveilla entre dix et onze heures, ayant dormi quatre bonnes heures.

Sa lettre écrite, Mercédès s'était jetée sur son lit pour prendre un peu de repos.

Comme toutes les nuits, une lampe placée sur la table éclairait faiblement la chambre.

La malade se souleva et regarda autour d'elle, cherchant Mercédès des yeux.

—Elle est couchée, elle dort, murmura-t-elle.

Paule se troupa, la danseuse ne dormait pas.

Voyant la malade réveillée et paraissant inquiète. Mercédès glissa aussitôt à bas du lit.

—Est-ce que vous avez besoin de quelque chose ? demanda-t-elle.

—Non merci. Vous reposiez et je vous ai réveillée !

—Vous ne m'avez pas réveillée, Paule, je ne dormais pas. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

—Ah ! j'aurais beaucoup de choses à vous dire.

Elle soupira et reprit :

—Si vous saviez comme maintenant j'ai la tête pleine de pensées, les unes presque riantes, les autres lugubres.

—Il ne faut pas vous arrêter à celles-ci.

—Je le voudrais, mais c'est impossible. Une fatalité terrible, inexorable, m'a constamment poursuivie ; le malheur s'est acharné sur moi et m'a frappée sans relâche. Non, pas un instant de répit ; une déception succédait à une autre, après une torture, une torture nouvelle... Que de douleurs et de souffrances, mon Dieu !

—Oui, pauvre Paule, vous avez souffert, beaucoup souffert ; oui, le malheur ne vous a fait grâce d'aucun de ses coups... Je connais en partie les causes de vos douleurs et mon cœur saigne avec le vôtre.

—Le cœur ! le cœur ! prononça Paule tristement ; c'est par lui que l'on souffre... Ah ! il faut que la femme prenne garde à son cœur, qu'elle se méfie de son cœur ; celle qui n'en a pas ne peut point savoir ce que c'est que souffrir.

Mon malheur est grand et il sera sans fin ; pour moi, l'avenir reste sombre ; il ne montre à mes yeux aucun moyen d'espoir, il ne fait aucune promesse de paix.

—Madame la comtesse, ayez moins d'amertume dans l'âme... Non, non, vous n'êtes pas sans espoir, vous avez vos enfants !

—Oui, j'ai mes enfants... Mais si je ne les avais pas, je ne voudrais plus vivre ! Si j'oublie un instant mes peines et si je ne vois pas que tout est désolation, c'est que je pense à mes enfants... Ils sont à Saint-Amand, je remercie Dieu d'avoir veillé sur eux, de les avoir protégés, et je lui demande de leur donner une destinée qui n'ait rien de semblable à la mienne.

—Dieu a entendu votre prière.

—Je l'espère. Ah ! puissent toutes les larmes que j'ai versées et que je verserai encore se changer en sourires pour mes chers petits !

Il y eut un assez long silence. La comtesse réfléchissait, concentée en elle-même.

—Paule, reprit doucement Mercédès, à quoi pensez-vous ? A votre mari ?

La comtesse sursauta, et ses yeux prirent une expression presque farouche.

—Non, répondit-elle, je ne pense pas à M. de Verdraine, je ne pense plus à lui ; pour moi, le père de mes enfants est mort.

—Ainsi, vous l'avez complètement chassé de votre cœur ?

—Oui.

—Et c'est un autre que vous aimez ?

—Que dites-vous ? s'écria la comtesse avec un mouvement d'effroi.

—Paule, ne vous effrayez point ; il y a des choses que vous pouvez confier sans crainte à une amie comme moi. Vous avez regretté le passé ; abandonnée par votre mari, abreuvé de toutes les amertumes, écrasée sous les outrages, vous vous êtes souvenue de Saint-Amand, vous avez pensé au bonheur que vous auriez pu y trouver, et malgré vous, retirant votre affection, votre amour à celui qui n'en était plus digne, vous avez aimé M. Etienne Denizot, qui n'avait pu se consoler de vous avoir perdue.

—Taisez-vous, Mercédès, ah ! de grâce, taisez-vous ! Comment savez-vous ce qui se passe dans mon âme ? Mais vous avez donc le pouvoir de deviner mes plus secrètes pensées ?

—Paule, l'autre nuit, des paroles que vous avez prononcées dans votre délire m'ont révélé votre secret, et aujourd'hui, quand je vous ai parlé de M. Etienne, l'expression de votre physionomie et votre attitude vous ont une seconde fois trahie.

—Eh bien, oui, c'est vrai, dit la comtesse avec un accent de douleur navrant, je l'aime ! je l'aime ! C'est épouvantable, n'est-ce pas ?

—Je vous plains.

—Voilà ce qui rend mon malheur complet, voilà pourquoi je suis à jamais condamnée à la souffrance ! Et mes enfants près de moi, sous mes yeux, n'ont pas su me défendre contre cet amour défendu ! Et vainement j'ai essayé de lui fermer mon cœur ! Ah ! j'ai honte de moi-même ! Suis-je assez punie, mon Dieu, de mon fatal orgueil !... Il m'aime toujours, lui, je le sais... Pourquoi ne m'a-t-il pas oubliée ! Pourquoi ne s'est-il pas marié ? Hélas ! s'il eût été marié, je ne l'aurais pas aimé ! Mais je n'avais pas assez de mes autres souffrances ! Ah ! Mercédès, qu'il ne sache pas, qu'il ne sache jamais !...

—Je garderai votre secret.

—Vous voyez, Mercédès, vous voyez jusqu'à quel point je suis maudite ! Est-ce que je ne vous fais pas horreur maintenant ?

La danseuse eut un regard d'une douceur et d'une bonté inexprimables.

—Paule, mon amie, ma sœur par le cœur, répondit-elle d'une voix vibrante, sur la place publique de Saint-Amand, je vous ai embrassée deux fois, permettez-moi de vous embrasser ici une troisième fois.

La comtesse se laissa aller dans les bras de Mercédès. Elles s'étreignirent, s'embrassèrent et, toujours enlacées, se mirent à pleurer, mêlant leurs larmes.

—Vous êtes mon amie ! disait la comtesse, toutes les femmes ne sont pas haineuses, méchantes... Et c'est vous, que je n'avais vue qu'une fois, vous qui ne me connaissiez pas, qui êtes venue à moi pour me faire entendre de douces paroles et pleurer avec une malheureuse ! Oh ! Mercédès ! Mais qu'ai-je donc fait pour que vous ayez ainsi pitié de moi ?

—Vous avez souffert, répondit Mercédès ; et puis je paye une dette de reconnaissance.

—Oui, vous êtes reconnaissante envers mon grand-père ; mais je ne vous ai rendu aucun service, moi ; je ne peux pas dire, pourtant, que je vous avais oubliée, car bien souvent, dans mes longs jours d'angoisses et de douleurs, j'ai pensé à vous. Mercédès, je ne saurais douter de votre amitié pour la pauvre Paule ; elle est sincère, je le vois, je le sens ; mais une pareille amitié ne peut pas être inspirée seulement par la reconnaissance que vous avez vouée à Pierre Rouget. Mercédès, avouez qu'il y a autre chose.

—Eh bien, oui, il y a autre chose.

—Quoi ? dites.

—Vous le saurez plus tard.

—Pourquoi pas en ce moment ?

—Parce que j'ai des raisons pour garder le silence. Plus tard, Paule, plus tard. Si vous n'appreniez pas par votre grand-père ce que je vous cache aujourd'hui, ce sera moi qui vous le dirai.

—Alors mon grand-père sait ?...

—Oui, il sait tout.

—C'est bien, je ne vous interroge plus.

—Moi, Paule, il y a une chose qui n'est pas sans intérêt pour moi et que je désire savoir de vous.

—De quoi s'agit-il, Mercédès ?

—Dans cette nuit où pendant plus d'une heure vous avez eu le délire, vous n'avez pas seulement parlé de vos enfants, de votre mari et de M. Etienne Denizot ; votre pauvre esprit troublé était surtout hanté par le fantôme d'une autre personne qui vous causait une grande horreur ; vous le repoussiez avec violence, ce fantôme, et vous vous défendiez contre lui avec fureur, en prononçant des paroles qui m'ont moi-même effrayé. Paule, que vous a donc fait M. de Miray ?

Un double éclair jaillit des yeux de la comtesse, et sa physionomie prit une expression terrible.

— Ah ! s'écria-t-elle, ne me parlez pas de cet homme, de ce misérable, de cet infâme !

— Paule, le nom de M. de Miray ne m'est pas inconnu ; je sais qu'il a été l'ami de M. de Verdraine et le vôtre.

— Oh ! mon ami, fit la comtesse sourdement.

— Je sais, continua Mercédès, qu'il a acheté le domaine de Verdraine et la ferme des Bergères. Paule, que vous a fait cet homme ? j'ai besoin de le savoir.

— Ah ! vous avez besoin de le savoir... Eh bien, écoutez : M. de Miray, le baron de Miray, car il est baron, cet homme lâche et vil, a été le mauvais génie du comte de Verdraine, c'est lui qui a poussé le père de mes enfants dans cette vie de désordre où il a englouti les fortunes réunies du marquis de Verdraine et de la baronne de Bressac. Cet homme, Mercédès, est mon implacable ennemi, un ennemi lâche et féroce.

Les sauvages des contrées lointaines, encore inconnues, les lions du désert, les tigres et toutes les autres bêtes des forêts seraient moins redoutables pour moi que cet homme !

— Est-ce donc lui qui, sans pitié pour votre malheur, vous a chassées des Bergères avec vos enfants ?

— Non, non ; il ne m'a pas chassée ! Je me suis sauvée, Mercédès, je me suis enfuie des Bergères pour échapper à ce monstre que je sais capable de tout, même de me tuer dans un accès de fureur sauvage, même d'égorger mes enfants !

— Oh ! fit Mercédès.

— Oui, continua la comtesse, je me suis enfuie la nuit, à pied, n'ayant plus d'argent pour prendre une voiture, le chemin de fer ; traînant mes pauvres petits, m'égarant volontairement sur des chemins déserts, souvent impraticables, tellement je craignais de tomber dans quelque piège.

Et si vous tenez à savoir pourquoi M. de Miray est devenu pour moi un ennemi terrible et a juré de me perdre, je vais vous le dire : il voulait faire de la comtesse de Verdraine son amante, et j'ai repoussé avec indignation, avec mépris, avec dégoût ses odieuses propositions.

Le lendemain même de son acquisition, il vint aux Bergères, et avec cette importance et cette morgue d'un propriétaire qui se croit tout permis, il osa me parler insolemment de l'amour que, prétend-il, je lui ai inspiré. Dans ses paroles, Mercédès, j'ai deviné ses sinistres projets ; il n'aurait pas hésité à employer des moyens honteux, criminels, pour s'emparer de moi comme d'une proie.

M. de Miray m'avait dit : " Je reviendrai demain ", et j'avais surpris dans son regard ce qu'il y avait de menaçant dans cette seconde visite. Ah ! il savait bien que je n'avais plus d'argent, le misérable ! Et il croyait me tenir à sa discrétion.

J'écrivais à ma mère pour qu'elle m'envoyât une centaine de francs dont j'avais besoin ; je n'ai pas achevé ma lettre, cette lettre que l'on a trouvée sur moi ; je ne pouvais plus attendre la réponse, car j'étais résolue à partir la nuit suivante.

Je ne pouvais pas rester un jour de plus aux Bergères, je n'y étais plus chez moi et je sentais que je n'y étais plus en sûreté.

— Oui, dit Mercédès, je comprends.

Après un silence, la comtesse reprit la parole et raconta à sa nouvelle amie, rapidement, à grands traits, sa lamentable histoire. Et quand elle eut fini, la danseuse l'embrassa et lui dit :

— Vous avez souffert plus encore que je ne me l'étais imaginé : comme épouse et comme mère, vous avez connu toutes les douleurs de la femme ; vous êtes une martyre ! Maintenant, ma pauvre amie, Dieu vous doit une récompense. Que votre esprit se rassérène et dites-vous que les mauvais jours sont passés. Courage donc, courage et espoir !

Un pâle sourire effleura les lèvres de Paule, puis elle secoua tristement la tête et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

La danseuse l'enveloppa d'un regard en se disant :

— Pauvre femme ! elle ne voit aucune clarté dans l'avenir ! Mercédès resta quatre jours encore auprès de la comtesse.

Comme l'avait dit le médecin, l'âme était rentrée dans le corps de la malade, dont les forces avaient été complètement épuisées. L'affection cérébrale avait totalement disparu et l'on n'avait plus aucune crainte de ce côté ; mais les forces physiques revenaient lentement, bien lentement, et d'un jour à l'autre l'amélioration était à peine sensible. Néanmoins, on avait le droit d'espérer que le rétablissement de la malade n'était plus qu'une affaire de temps.

Dès la veille de son départ, Mercédès avait prévenu la comtesse qu'elle allait la quitter, certaines affaires très importantes la rappelant à Paris.

Paule savait que la jeune fille demeurait à Paris ; c'était tout. La danseuse n'était entrée dans aucun détail sur son existence, et elle avait expressément recommandé aux époux Gaspard de ne pas prononcer une parole qui pût faire soupçonner à la comtesse qu'elle était la danseuse Flora.

Paule, du reste ne cherchait pas à savoir ; elle était trop pénétrée de reconnaissance à l'égard de Mercédès pour lui adresser des questions sans y être invitée.

Les adieux furent touchants. Les deux jeunes femmes pleurèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Je ne sais quelle influence mystérieuse vous exercez sur moi, disait Paule, et il me semble que c'est une partie de moi-même qui va m'abandonner.

— Vous penserez à moi comme je penserai à vous, et nous serons encore l'une près de l'autre par le cœur.

— Oui, mais ce ne sera pas la même chose.

— Les soins ne vous manqueront pas, Mme Gaspard sera pour vous comme une mère ; d'ailleurs, vous allez bien maintenant, tout à fait bien, et, dans quinze jours, vous serez sur pied. Alors, comme c'est convenu, votre mère viendra vous chercher. Un peu de patience, bientôt vous reverrez vos enfants.

— Mes chers enfants !

— C'est pour eux et vos parents que vous devez guérir promptement, que vous devez vivre.

— Oui, je ne dois pas mourir. Mais vous, Mercédès, quand vous reverrai-je ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Mercédès, vous êtes mon amie, mon unique amie maintenant... Ah ! j'ai peur de ne plus vous voir.

— Paule, n'ayez pas cette crainte ; si, si, nous nous reverrons, je vous le promets.

Et la danseuse s'était séparée de la comtesse, avait fait à Gaspard et sa femme toutes sortes de recommandations et était montée dans la voiture qu'elle avait fait venir de Belley.

## VI

### RETOUR D'ETIENNE

Dix heures du soir sonnaient à l'horloge de l'église de Saint-Amand-les-Vignes lorsqu'une vieille calèche de remise, attelée de deux grands chevaux normands, s'arrêta à trente pas environ des premières maisons du village.

Un homme mit pied à terre et presque en même temps, un chien maigre et d'assez forte taille sauta sur la route. L'homme prit dans ses bras, l'un après l'autre, deux petits garçons, qu'il descendit de la voiture.

Le cocher, qui avait été payé d'avance, tourna bride aussitôt, sans qu'aucune parole eût été prononcée.

Alors Etienne Denizot, que le lecteur a reconnu, prit Georges et Edouard par la main et marcha vers le village où quelques points lumineux apparaissaient çà et là à travers les arbres.

Miro, à qui le silence avait été recommandé, suivait à deux pas de distance.

La nuit, sans lune et sans étoiles, était sombre. Toutes les maisons étaient fermées. Personne dans les rues.

Un chien de garde, probablement enfermé dans une grange, aboyait furieusement, menaces impuissantes adressées à des

chats qui se querellaient sur un toit et avaient sans doute troublé son sommeil.

A part cela, le bourg était silencieux et presque tous les habitants devaient être endormis.

Entendant les aboiements de son semblable, Miro s'était arrêté ; puis, tranquillement, avait continué son chemin.

Etienne et les enfants traversèrent la place et s'enfoncèrent dans une large rue, où une fois déjà nous avons suivi le jeune homme pour assister à une conversation qu'il allait avoir avec Mélie la bossue, et qui devait avoir une si grande influence sur l'existence de la pauvre laide.

Bientôt, Etienne arriva devant sa maison. Les deux fenêtres de la grande salle du rez-de-chaussée étaient éclairées, ce qui indiquait que sa mère ou Mélie n'était pas encore couchée.

Il s'approcha d'une des fenêtres, et, à travers le rideau, il put voir à l'intérieur la silhouette de deux femmes agenouillées. C'étaient sa mère et Mélie qui priaient.

Celle-ci dressa brusquement la tête.

—Maîtresse, dit-elle, il m'a semblé qu'on marchait devant la porte.

—Comme toi, j'ai entendu des pas... Mélie, c'est lui ! c'est mon fils ! je le devine au battement de mon cœur.

—Oui, ma mère, c'est moi, répondit la voix d'Etienne.

Mme Denizot était déjà debout ; elle se précipita vers la porte, tira le verrou et ouvrit.

Etienne poussa doucement les enfants dans la salle.

—Dieu ! exclama la vieille femme en joignant les mains.

Derrière Etienne et les enfants, Miro s'était glissé dans la salle sans que Mme Denizot et Mélie l'eussent aperçu.

—Chère mère, dit le jeune homme après avoir refermé la porte, voilà les fils de la comtesse de Verdraine.

Mme Denizot embrassa son fils, puis entourra de ses bras les enfants et mit à chacun deux baisers sur les joues.

Mélie s'était approchée.

—Oh ! comme ils sont beaux ! fit-elle.

Les enfants ne disaient rien ; ils regardaient un peu ahuris la vieille femme et la bossue.

—Monsieur Etienne, demanda celle-ci, est-ce que je peux me permettre de les embrasser aussi ?

—Mais pourquoi donc ne les embrasserais-tu pas, Mélie ? répondit le jeune homme.

Déjà, Georges et Edouard tendaient leurs petits bras à la bossue.

—Oh ! les anges ! s'écria la pauvre fille émue jusqu'aux larmes, ils ont le cœur de leur mère.

Elle étreignit les deux petits garçons et se mit à manger leurs joues de baisers.

—Ah ! mais oui, ils sont beaux, disait-elle ; beaux comme le jour... Dieu, comme on va les aimer ici !

Miro se tenait à l'écart ; en chien bien élevé, et regardait comme ravi de l'accueil qui était fait à ses jeunes maîtres.

—Mon fils, dit Mme Denizot, où donc est Mme la comtesse de Verdraine ?

—Je ne sais pas.

—Tu ne sais pas ? Mon Dieu, quelle affreuse chose vas-tu nous apprendre !

—De grâce, chère mère, ne vous tourmentez pas inutilement. Dans un autre moment, je vous apprendrai pourquoi je reviens avec les enfants seulement.

—Mais voyez donc comme ils sont gentils ! s'écria Mélie affolée de joie, ils ne veulent déjà plus me quitter ! Ils ne voient ni ma laideur, ni mes difformités !

—En toi, Mélie, dit gravement Mme Denizot, ils ne voient qu'une chose : ta bonté.

La bossue se remit à embrasser les enfants pour qu'on ne vit point sa rougeur.

A ce moment, le regard de Mme Denizot tomba sur Miro.

—Un chien, fit-elle avec surprise, qu'est-ce que c'est que ce chien ? comment est-il entré ici ?

Et déjà elle se disposait à ouvrir la porte pour chasser l'animal.

—Arrêtez, ma mère, arrêtez, lui dit doucement Etienne. Ce chien est entré dans la maison avec moi et les enfants, et il est ici chez lui, s'il y veut rester.

Chère mère, continua le jeune homme d'une voix plus forte et prêt à pleurer, vous avez sous les yeux Miro, le bon chien qui a livré à la justice l'assassin de la petite Isabelle ; Miro, l'ami fidèle et dévoué de la comtesse Paule et de ses enfants.

—Miro, c'est Miro ! s'écrièrent en même temps Mme Denizot et Mélie.

Miro, comprenant que le moment était venu pour lui d'entrer en scène, se dressa sur ses quatre pattes et à pas lents, la queue frétilante, s'approcha de Mme Denizot.

—Oh ! pauvre bête, dit-elle, et je voulais te chasser, toi qui vaux plus que certains hommes ! Viens, Miro, viens mon bon chien, que je t'embrasse !

Miro n'avait rien à refuser à ceux qui faisaient fête à ses jeunes maîtres ; il reçut, en manifestant son contentement, les caresses de Mme Denizot et aussi celles de Mélie, qui se décidait enfin à ne pas achever de manger les joues de Georges et d'Edouard.

—Maintenant, chère mère, dit Etienne, nous avons faim et soif.

—Tout de suite, mon ami. Mélie, vite, vite allume la braise des réchauds, et mets les couverts sur la table après avoir changé la nappe.

—Mélie, dit Etienne, une bonne soupe au lait pour Miro

—Soyez tranquille, monsieur Etienne, vous serez content, Miro aussi, et ça ne va pas être long.

—Oui, ajouta Mme Denizot, car nous avons ici tout ce qu'il faut. Depuis quelques jours, mon cher enfant, je t'attendais à tous les instants, et chaque matin, vers neuf heures, je mettais le pot-au-feu afin d'avoir un bon bouillon à te servir. Aujourd'hui c'est une belle poule que Mélie a tuée et que nous avons mise au pot. Avec cela nous avons une fricassée de tendron de veau aux champignons, un plat de petits pois au beurre frais et un fromage de la ferme fait à point.

—C'est plus qu'il ne nous faut, chère mère.

Mélie était à la cuisine, Mme Denizot alla l'y remplacer afin qu'elle pût s'occuper de la table.

En moins d'un quart d'heure, le souper des voyageurs fut prêt. Mélie fit le service. Mme Denizot, assise entre les deux enfants, coupait leur pain, leur viande, et les faisait boire. Et tout en s'occupant des chers petits, qui mangeaient avec un appétit qu'on avait plaisir à voir, elle apprenait à son fils que le père Rouget et Mélie n'étaient revenus de Paris que l'avant-veille, assez tard dans l'après-midi.

—Mais pourquoi sont-ils restés si longtemps à Paris ? demanda Etienne.

—Mélie va te raconter ce qui s'est passé.

La bossue avait fini de servir. Appelée par Etienne, elle vint s'asseoir près de ses maîtres et fit très clairement le récit qui lui était demandé, mais en ayant soin de ne pas prononcer une seule fois le nom du comte de Verdraine, à cause de la présence des enfants.

Pendant ce temps, Miro, qui avait mangé sa soupe au lait, était couché aux pieds de ses jeunes maîtres.

Quand Mélie eut cessé de parler, Etienne resta un long moment pensif, le coude appuyé sur la table et sa tête dans sa main.

—Peut-être, dit-il, Pierre Rouget n'aurait-il pas dû accepter l'argent de la danseuse.

—Oh ! il ne voulait pas, répondit Mélie ; mais elle l'a tant prié, supplié, avec de grosses larmes dans les yeux, qu'il a fini par laisser mettre les billets de banque dans son sac.

—Cette Espagnole est une bien étrange fille ! murmura Etienne.

Enfin, reprit-il après un court silence, avec ces dix mille francs Pierre Rouget payera les dettes de son gendre et la comtesse et ses enfants ne seront pas complètement dans la misère.

—Etienne, dit Mme Denizot, ces chers mignons ont sommeil, regarde, leurs yeux se ferment malgré eux.

—Oui, ma mère, ils ont grand besoin de repos.

—Et toi aussi, mon ami.

—Oh ! moi, je suis dur à la fatigue. Mon intention était de conduire cette nuit même Georges et Edouard chez leur grand-père où ils auraient dormi dans le lit qui fut autrefois celui de leur mère, après l'inconduite dont nous avons tous gardé le souvenir.

Mélie laissa échapper un soupir auquel on ne fit pas attention ; il est vrai que ni Mme Denizot ni Etienne ne savaient qu'elle avait été l'inconduite.

—Mais continua le jeune homme, j'ai réfléchi ; le père Rouget est couché depuis longtemps et il est mal remis encore de ses fatigues ; le déranger à cette heure, le forcer à se lever, en lui causant une forte émotion, pourrait avoir quelque conséquence fâcheuse. Les enfants passeront la nuit ici et demain matin je ferai ma visite au père Rouget avant le réveil de Georges et de son frère. Donc, ma mère, vous et Mélie allez coucher les enfants dans mon lit.

—Et toi, Etienne ?

—Moi, je me coucherai près d'eux sur le canapé.

—Mais tu ne pourras ni dormir, ni bien te reposer...

—Ne craignez pas cela.

—Lui maîtresse à raison, dit Mélie, il faut que vous vous reposiez bien, monsieur Etienne, et je donne ma chambre et mon lit aux deux chéris.

—Non, Mélie, répliqua Etienne, garde ta chambre, et ma mère et toi veuillez faire ce que j'ai dit.

Jusque vers trois heures du matin, le ciel était resté couvert, puis quelques coups de vent avaient blayé les nuages et le soleil s'était levé radieux, annonçant une belle et chaude journée.

A six heures, Etienne était sorti de sa chambre sans bruit, après avoir un instant contemplé les deux frères, dormant dans les bras l'un de l'autre.

Etienne consacra une heure à visiter les écuries, ses étables, à se faire rendre compte par les domestiques des travaux exécutés en son absence. On avait bien travaillé, le maître se montra satisfait. Il donna des ordres, et comme huit heures sonnaient, il se dirigea vers la demeure de l'ancien sergent.

Un peu avant sept heures, Mme Pérard était arrivée chez son père encore inquiète, car le vieillard avait raconté à son genre et à sa fille que s'il était resté à Beaune plus de quatre ou cinq jours, c'était parce qu'il avait été assez grièvement indisposé.

Mme Pérard trouva son père déjà levé et crut devoir le gronder doucement. Mais Pierre Rouget l'interrompit en disant :

—C'est assez de rester au lit quand on y est forcé : je t'ai dit hier soir que ça allait bien ; je ne t'ai pas trompée, car ce matin je ne me ressens plus de rien.

—Vous avez, en effet, tout à fait bonne figure.

—Et je me propose d'aller voir Jacques dans l'après-midi. Comment va-t-il ?

—Le mieux continue, mon père ; il a passé une bonne nuit, et le médecin nous fait espérer qu'avant un mois il sera complètement guéri. Malheureusement, nous sommes dans une inquiétude... Voici plus de trois semaines que nous n'avons pas reçu de lettre de Paule ; comprenez-vous cela, mon père ? Qu'est-ce que cela signifie ? Oh ! la chère enfant, il faut que quelque malheur lui soit arrivé !

Le visage de Pierre Rouget s'était couvert d'un nuage.

—Calme tes inquiétudes, ma fille, répondit-il ; il ne faut pas se mettre ainsi martel en tête ; je trouve comme toi que Paule est un peu oublieuse ; mais elle a pu être très occupée dans ces derniers temps et ne pas trouver un instant pour écrire.

—Dix lignes, cinq lignes, mon père, c'est vite écrit.

—Sans doute.

—Quelque chose lui est arrivé ; peut-être est-elle malade, mourante. Oh ! si je pouvais aller là-bas !

—Ma fille, écoute ce que je vais te dire et ne le répète à personne, pas même à Jacques. Tu dois savoir qu'Etienne Denizot est parti en voyage.

—Oui, mon père.

—Quelqu'un sait-il à Saint-Amand où il est allé ?

—Personne, excepté sa mère, probablement, et la Mélie, qu'il avait emmenée avec lui.

—Etienne n'avait pas emmené Mélie avec lui ; je sais où est allée Mélie et je sais où Etienne est allé. A ma prière, ma fille, Etienne, qui est resté notre meilleur ami, Etienne s'est rendu dans l'Isère. Il est allé à Grenoble et aux Bergères où il a vu Paule et ses enfants. Depuis son départ, il n'a écrit qu'une seule lettre à sa mère pour lui dire que certaines affaires importantes le retenaient et qu'elle ne soit pas inquiète s'il tarde un peu à revenir. Eh bien, quelque chose me dit qu'aujourd'hui ou demain Etienne sera de retour et nous donnera de bonnes nouvelles de Paule et des enfants. Et tiens, ma fille, j'ai dans l'idée qu'il y aura quelque chose de mieux.

—Que voulez-vous dire, mon père ? fit Mme Pérard, qui écoutait le vieillard avec une sorte d'ahurissement.

—Je veux dire qu'il est bien possible que le brave Etienne revienne avec ta fille et tes petits-fils.

—Ah ! mon Dieu ! si ce que vous dites était la vérité !

—Attendons, ma fille, attendons.

Mme Pérard quitta son père un peu rassurée, et, comme il faisait un beau soleil, Pierre Rouget, laissant ouverte la porte de sa maison, alla s'asseoir sur un banc de bois placé au pied du grand tilleul.

Il n'était pas là depuis longtemps, donnant libre cours à ses pensées plus ou moins sombres, lorsque tout à coup il vit apparaître Etienne.

Il poussa un cri de joie, se dressa tout tremblant sur ses jambes et ouvrit ses bras au jeune homme.

Ils s'embrassèrent avec effusion.

Le vieillard pleurait.

—Quand es-tu arrivé ? demanda-t-il.

—Hier soir, après dix heures.

—Et Paule, et les enfants ?

—Les enfants sont dans mon lit, ils dorment encore.

Le vieillard leva ses mains tremblantes vers le ciel.

—Et Paule ? demanda-t-il encore.

—Je n'ai pas ramené Mme la comtesse, répondit le jeune homme tristement.

—Pourquoi ?

—Je vous le dirai.

—Mais quand viendra-t-elle ?

—Je ne peux pas vous le dire.

—Ah !

—Père Rouget, vous sentez-vous assez fort, en vous appuyant sur moi, pour venir jusque chez ma mère ?

—Tu me demandes si je suis assez fort pour aller embrasser les enfants de ma petite-fille ! Oh ! Etienne, Etienne. Mais je vais courir... Tu vas voir, mon garçon, tu vas voir.

Et sans même se servir de son bâton, le vieillard alla d'un pas assuré fermer sa porte dont il mit la clef dans sa poche. Ensuite il prit le bras du jeune homme et lui dit en souriant :

—Tu vois, Etienne, je n'y mets pas d'amour-propre, je prends ton bras tout de même.

Georges et Edouard s'étaient réveillés à sept heures et avaient appelé leur ami Etienne et Miro.

Mme Denizot et Mélie s'étaient empressées de monter dans la chambre, suivies du chien.

Entre celui-ci et ses jeunes maîtres, il y eut un long échange de caresses. Les deux frères embrassèrent aussi la mère d'Etienne et Mélie ; puis Georges dit :

—Quand donc viendra maman ?

—Quand donc viendra maman ? répéta Edouard.

—Demain, mes chéris, demain, répondit Mme Denizot.

Ils avaient les yeux pleins de larmes. Ils les essuyèrent.

—Et Georges, qui avait le cœur gros, dit à Edouard :

—Petit frère, nous ne devons pas pleurer, tu sais que ça ferait de la peine à maman.

—Oh ! ne faisons pas de peine à maman, répondit Edouard. Et tous deux renfoncèrent leurs larmes.

—Maîtresse, ce sont vraiment de petits anges ! s'écria Mélie.

—Oui, répondit Mme Denizot très émue, je les aime déjà comme s'ils étaient les enfants de mon fils ; si Pêrard et sa femme voulaient me les laisser, je les garderais ; mais ils ne le voudront pas.

Mme Denizot s'empara de Georges, Mélie d'Edouard, et elles les habillèrent.

Ils étaient à table dans la grande salle, achevant de déjeuner, lorsque le père Rouget et Etienne entrèrent.

A la vue des deux enfants, l'ancien soldat se mit à trembler comme la feuille ; une émotion indicible le saisit à la gorge, et il éclata en sanglots.

—Je les vois pour la première fois, dit-il d'une voix entrecoupée, et cependant je les reconnais.

—Georges, Edouard, dit Etienne, je vous amène votre grand-papa, Pierre Rouget, dont votre maman vous a tant de fois parlé ; est-ce que vous n'avez rien à lui dire ?

Les enfants furent aussitôt debout et s'élançèrent vers le vieillard qui n'eut que le temps de se baisser pour les recevoir dans ses bras.

—Papa Rouget, dit Georges, maman Paule nous a dit qu'il fallait t'aimer beaucoup, beaucoup, et nous t'aimerons bien, va.

—Oui, papa Rouget, ajouta Edouard, nous t'aimerons bien et nous aimerons bien aussi papa et maman Pêrard.

—Nous vous aimerons tous et nous aimerons tout le monde, surtout les pauvres.

—Vous les entendez, monsieur Rouget, vous les entendez ! s'écria Mélie en extase ; voyons, dites, est-ce qu'on ne les mangerait pas, ces amours d'enfants ?

Le vieillard répondit à la bossue en couvrant de nouveaux baisers le front et les joues des deux mignons.

Au bout d'un instant il s'assit, prit les petits sur ses genoux et dit à Etienne :

—Ce matin, j'ai dit à ma fille que tu étais allé à Grenoble et aux Bergères et que peut-être tu reviendrais accompagné de Paule et de ses enfants ; elle est donc prévenue ; Mélie pourrait aller lui dire de venir ici, en lui apprenant que tu es arrivé hier soir avec Georges et Edouard.

—Ce que vous désirez sera fait, père Rouget, mais pas tout de suite ; avant tout, il faut que je cause avec vous.

—Comme tu voudras, mon ami.

—Mélie, reprit le jeune homme, prends les enfants et conduis-les au jardin ; ils ne doivent pas entendre ce que j'ai à dire.

—J'ai compris, monsieur Etienne.

La servante prit les enfants par la main et les emmena.

Miro, qui était couché dans un coin, se leva et suivit ses maîtres.

Mme Denizot allait aussi s'éloigner, mais son fils l'arrêta en lui disant :

—Restez, ma mère, je désire que vous sachiez aussi ce que j'ai à apprendre à M. Rouget.

Mme Denizot s'assit à côté du vieillard ; Etienne se plaça en face d'eux et, sans préambule, commença le récit mouvementé de son voyage de Grenoble à Saint-Gallais où il avait rencontré Miro, que les paysans voulaient mettre à mort, et au village de Charnay où il avait retrouvé Georges et Edouard.

Il avait parlé de ses déceptions, de ses perplexités, de ses angoisses, de ses douleurs.

Dès ses premières paroles, les deux vieillards avaient été comme suspendus à ses lèvres et l'avaient écouté, pâles, frémissants, la poitrine oppressée, haletante.

Vivement impressionnée, Mme Denizot pleurait, son visage dans ses mains.

Pierre Rouget avait courbé la tête ; de sourds gémissements s'échappaient de sa poitrine ; il ne pleurait pas, le vieux brave, mais sa douleur n'en était pas moins profonde et navrante.

## VII

## LES BONNES GENS.

Après un assez long silence, Etienne reprit la parole.

—Cette après-midi, dit-il, j'irai voir ce que l'on fait à la ferme ; je passerai la journée de demain tout entière avec vous, chère mère, et après-demain matin je me mettrai en route pour Charnay. Je n'aurais pas la patience d'attendre la lettre du maire. Je vous ai amené les enfants, père Rouget ; il faut que je sache maintenant ce que leur mère est devenue, il faut que je la retrouve et que je la ramène aussi à Saint-Amand.

Pierre Rouget saisit une des mains du jeune homme et la pressa silencieusement.

Mme Denizot prit l'autre main de son fils et lui dit :

—Oui, mon Etienne, tu dois achever de remplir la tâche que tu t'es imposée ; fais ce que tu veux, mon fils, ta mère ne peut que t'approuver.

—Merci, chère mère.

—Je vous dis aussi merci, Mme Denizot ! s'écria Pierre Rouget, en regardant la mère et le fils avec une sorte d'admiration respectueuse.

—Père Rouget, reprit le jeune homme, vous ne devez pas vous tourmenter outre mesure au sujet de la comtesse Paule ; tout nous prouve qu'elle a été emmenée par ces saltimbanques dont le passage aux environs de Charnay a été signalé au maire. Nous ne tarderons pas à être complètement tranquillisés sur son sort, et elle-même le sera au sujet de ses enfants.

Mais il y a des choses que l'on ne doit pas savoir ici, et ce que je viens de vous apprendre doit rester un secret entre nous trois ; nous avons pu jusqu'à présent cacher la vérité, continuons donc à ne dire que ce que nous voudrions.

A tout le monde nous dirons qu'une affaire importante m'ayant appelé à Grenoble, j'ai été prié par vous, Jacques Pêrard et sa femme, de faire une visite à la comtesse de Verdraine, et qu'elle m'a confié Georges et Edouard pour les emmener à Saint-Amand.

A tout le monde et aussi à votre fille et à votre gendre, nous dirons que la comtesse est retenue pour quelques jours encore aux Bergères, mais que dès qu'elle le pourra elle s'empressera de rejoindre ses enfants.

—Oui, mon ami, oui ; mais si ma fille veut écrire à Paule ?

—Vous trouverez le moyen de l'en empêcher, en lui disant, par exemple, que vous vous chargez d'écrire vous-même.

—Enfin, on verra.

—Dans tous les cas, s'il le fallait absolument, vous apprendriez la vérité à votre fille, mais dans quelques jours, pour ne pas troubler la joie que va lui causer l'arrivée des enfants.

Maintenant, père Rouget, autre chose ; vous avez rapporté de Paris les deux mille francs en or de la danseuse, puis huit autres mille francs qu'elle vous a également fait accepter.

—Bien malgré moi, je t'assure, Etienne.

—Qu'allez-vous faire de cet argent ?

—Il est pour Paule et ses enfants ; quand ma petite-fille sera ici, je le lui remettrai.

—A mon avis, père Rouget il y a mieux à faire, je crois que la comtesse doit ignorer toujours que vous avez reçu dix mille francs de la danseuse.

—Je comprends ta pensée, Etienne, pourtant...

—Ecoutez, père Rouget : constamment et autant que vous l'avez pu, vous êtes venu en aide à votre gendre ; eh bien, quand votre petite-fille sera ici, ils auront plus que jamais besoin de recourir à vous, et sans que vous ayez à leur dire d'où il vient, vous aurez de l'argent à leur donner.

—Décidément, tu as raison, mon garçon, et je ferai comme tu dis. D'ailleurs, rien ne m'empêchera de raconter à Jacques et à sa femme que je suis rentré dans une vieille créance que je croyais depuis longtemps perdue.

—Tout de même, dit le jeune homme, dans la situation où nous nous trouvons, il nous est permis de mentir.

—Père Rouget, votre gendre a des dettes, savez-vous quel en est le chiffre ?

—Les malheureux doivent près de cinq mille francs.  
—Une bien grosse somme pour eux ; et les tourments que cette dette, qu'il ne peut payer, a causés à votre gendre, n'ont pas été pour rien dans sa maladie.

—C'est vrai, Etienne.

—Eh bien ! père Rouget, si aujourd'hui même vous donniez cinq mille francs à Jacques Pérard pour payer d'un seul coup toutes ses dettes, je crois que cela ne serait point nuisible à sa guérison.

—Sans doute ; seulement . . .

—Une idée en fait naître une autre. Pourquoi ne diriez-vous pas à votre fille et à votre gendre que ces cinq mille francs, envoyés pour eux par la comtesse, vous ont été remis par moi !

—Bien trouvé, Etienne, ton idée est excellente.

—Alors, papa Rouget, faites cela.

Le vieillard resta un instant silencieux, puis secouant la tête :

—Très bien, fit-il ; mais si je donne cinq mille francs à Jacques pour payer ses dettes, il ne restera plus que cinq mille francs pour la comtesse et ses enfants, et il faut les élever, les pauvres petits.

—Père Rouget, répliqua gravement le jeune homme, n'ayez aucune inquiétude sur ce point ; le jour où j'ai retrouvé Georges et Edouard j'ai fait un serment. J'ai juré que je n'abandonnerais jamais les enfants de la comtesse Paule ; j'ai juré que j'aimerais les fils du comte de Verdraine comme s'ils étaient les miens, qu'ils seraient élevés selon leur rang et leur naissance afin de pouvoir un jour occuper dans le monde la place à laquelle ils ont droit ; enfin, père Rouget, je me suis promis de prendre à ma charge tous les frais de leur éducation et de leur instruction.

L'ancien sergent stupéfait, sans voix, ouvrit de grands yeux.

—Oh ! Etienne, mon Etienne, s'écria Mme Denizot ; c'est bien ! c'est bien ! Oui, Georges et Edouard aussi seront mes enfants ; grâce à Dieu, mon cher fils, tu es dans l'aisance et tu as le droit de disposer de ta fortune selon ton cœur. Accomplis ta tâche ; je te l'ai dit et je te le répète, ta mère ne peut que t'approuver. Oh ! comme nous nous comprenons bien ! Tiens, ce matin, en habillant les enfants, je disais à Mélie : " Je les aime déjà comme s'ils étaient les enfants de mon fils, et si Pérard et sa femme voulaient me les laisser, je les garderais. "

—Oh ! comme vous êtes bons tous les deux ! prononça le vieillard d'une voix étranglée par l'émotion. Etienne, Etienne, tu es plus qu'un homme, tu es un dieu !

—Je suis simplement et toujours votre ami, répondit modestement le brave paysan.

Quand ce qui devait être dit et fait fut bien décidé, on rappela Mélie et les enfants, toujours suivis de Miro, qui ne les quittait pas plus que leur ombre.

—Mélie, dit Etienne, tu vas aller chez Mme Pérard et tu lui diras ceci :

—“ Hier soir, très tard, mon maître est revenu ; il a amené Georges et Edouard, les enfants de Mme la comtesse de Verdraine, Mme de Verdraine ne pouvant venir que dans quelques jours. M. Rouget et les enfants vous attendent chez Mme Denizot. ”

—Bien, monsieur Etienne, répondit Mélie.

Et elle partit.

Devant Mme Pérard et son mari, qui venait de se lever, la servante répéta exactement les paroles de son maître.

La grand'mère poussa un cri de joie délirante, puis dit à son mari :

—Jacques, je cours les chercher.

Elle s'élança hors de la maison et se mit à courir dans la rue comme une folle.

Plusieurs personnes l'arrêtèrent.

—Où courez-vous donc ? Qu'y a-t-il ? Est-ce que Jacques Pérard serait plus mal ?

—Non, non, il va mieux, au contraire.

—Mais alors, pourquoi êtes-vous ainsi étonnée ?

—Etienne Denizot est allé dans l'Isère, il a vu ma fille, il est revenu la nuit dernière et il a amené les enfants de notre Paule ; Georges et Edouard sont encore chez Mme Denizot, où ils ont couché ; je cours les embrasser.

—Cette fois, vous voilà bien heureuse.

—Je suis folle de joie.

—Et Paule, est-ce qu'elle ne viendra pas ?

—Si, si, dans quelques jours elle arrivera.

La grand'mère se débarrassait des questionneurs et se remettait à courir.

Derrière elle, hommes et femmes sortaient des maisons et ceux à qui elle avait parlé répétaient ses paroles ; en moins d'un quart d'heure, on sut dans tout le village que les enfants de la comtesse de Verdraine étaient arrivés à Saint-Amand et que c'était Etienne Denizot qui les avait amenés. Ce fut un événement.

Pendant que la nouvelle volait de bouche en bouche, la mère de Paule arrivait chez Mme Denizot.

Georges et Edouard, prévenus qu'ils allaient voir la grand'maman Pérard, coururent à elle en lui tendant leurs petits bras.

Ce fut une nouvelle scène d'attendrissement, de larmes de bonheur, de baisers que nous renouons à décrire.

Mme Pérard embrassa Etienne et sa mère, les remercia tous deux avec chaleur, demanda des nouvelles de sa fille. Et quand le jeune homme eut répondu à toutes ses questions, en lui cachant la vérité, elle revint près des enfants, en disant :

—Je vais les emmener, Jacques nous attend.

Elle avait déjà pris Edouard dans ses bras.

Georges s'élança vers Mme Denizot.

—Nous viendrons te voir, n'est-ce pas, dit-il, tu voudras bien ?

—Oui, mon chéri, tu viendras me voir avec ton frère, souvent.

—Oui, oui, souvent.

—Tous les jours, mon petit Georges, et si vous ne venez pas, j'irais vous chercher.

Pierre Rouget s'approcha de sa fille et lui dit :

—Ce matin, tu venais de me quitter quand Etienne est venu m'annoncer l'arrivée des enfants, et je n'ai pas à te dire si j'ai été heureux. Tu vois combien j'avais raison de te tranquilliser. Mais ce n'est pas tout, ta fille a remis pour toi à Etienne une somme de cinq mille francs. Cet argent est chez moi, tu viendras le prendre ce soir et tu pourras immédiatement le porter chez le notaire ; il faut que ton mari soit débarrassé de ses dettes.

—Mais Paule savait donc que nous devons ?

—Elle savait ou ne savait pas. Enfin, j'ai la somme et vos dettes vont être payées.

—Oh ! mon père !

—C'est bien, c'est bien, assez causé là-dessus.

Il y avait une quinzaine de personnes devant la maison qui n'avaient pas osé entrer. Lorsque Mme Pérard sortit, tenant Edouard dans ses bras et Georges par la main, elle fut aussitôt entourée. On voulait voir et embrasser les enfants. Ce fut un premier arrêt forcé qui allait être suivi de plusieurs autres.

Depuis la mort de la petite Isabelle, une réaction complète s'était faite à Saint-Amand en faveur de celle qu'on avait tant jalouée, enviée autrefois, lorsqu'elle n'était encore que Fanchon la Princesse ; on savait vaguement qu'elle n'était pas heureuse, et l'on pardonne beaucoup, on pardonne tout à ceux que le malheur atteint. Etienne et sa mère, disons-le, avaient contribué pour beaucoup à éteindre toutes les hostilités du passé.

Il y avait foule dans la rue et tout le monde se pressait sur le passage de Mme Pérard, et de ses petits-fils escortés du bon Miro.

Des femmes, des jeunes filles, une nuée de hambins de tous les âges accouraient au-devant de la grand'mère, et bon gré mal gré il fallait qu'elle s'arrêtât. C'était à celle qui ferait le plus de caresses à Georges et à son frère, que Mme Pérard avait dû prendre aussi par la main.

—Comme ils sont beaux ! exclamaient les mamans.  
 —Et pas fiers du tout !  
 —Ils ne détournent pas la tête quand on veut les embrasser.  
 —Ils ont des sourires pour tout le monde.  
 —Ils sont tout le portrait de leur mère.  
 Et l'on s'extasiait.

Peut-être remarquait-on que ces fils d'un comte et d'une comtesse portaient des vêtements singulièrement défraîchis et que les bottines qu'ils avaient aux pieds étaient dans un bien piteux état ; mais on ne le disait pas. Franchement, quand la grand-mère avait l'air si heureuse, il eût fallu avoir bien mauvais cœur pour lui faire de la peine.

Après tout, est-ce que cela empêchait les deux petits d'être gentils comme des amours ?

Ils avaient des regards doux pour les uns comme pour les autres et ne se faisaient pas prier pour rendre les baisers qu'on leur donnait.

—Est-ce que ce chien appartient à tes enfants ? demanda une femme à Mme Pérard.

—Mais oui, répondit elle, c'est Miro, vous savez, Miro, qui a reconnu sur la route le scélérat qui avait jeté la petite Isabelle dans le vivier où elle a été noyée.

Aussitôt on se mit à crier :

—C'est Miro, c'est le bon chien Miro !

Les gamins acclamèrent Miro.

A Verdaine, on avait retenu Miro prisonnier, sans même songer à lui donner à boire et à manger ; à Grenoble, un valet brutal l'avait chassé de l'ancienne maison de ses maîtres à grands coups de balai ; à Saint-Gallais, des paysans trop zélés avaient voulu le tuer.

Nul n'est prophète en son pays

A Saint-Amand, où il arrivait, à plus de cent lieues du théâtre de ses exploits, on faisait une ovation à Miro. Pour un peu, on l'aurait porté en triomphe.

Des jeunes filles, des mères coururent chercher des rubans et, en quelques minutes, tout le corps de Miro fut enrubanné.

Mme Pérard, tenant ses petits-fils par la main, marchait plus fière qu'un conquérant qui passe sous les arcs de triomphe élevée à sa gloire.

Enfin, elle arriva chez elle. Plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait le vieux curé qui avait baptisé Paule, lui avait fait faire sa première communion et l'avait mariée, étaient auprès du malade.

Jacques avaient déjà été complimenté, félicité. Il prit les deux frères sur ses genoux, les embrassa à plusieurs reprises, puis, après les avoir regardés longuement, ayant de grosses larmes dans les yeux, il dit en souriant :

—Voici qui vaut mieux pour moi que le médecin et toutes les drogues de l'apothicaire.

Etienne Denizot avait déjeuné à onze heures, puis était aussitôt parti pour se rendre à sa ferme des Vignolles où il avait différents ordres à donner à son premier garçon.

Il revint à Saint-Amand, vers six heures.

—Etienne, lui dit sa mère, le père Rouget t'attend chez lui ; c'est sa femme de ménage qui est venue me prévenir il y a une heure. Il doit y avoir quelque chose de nouveau.

—C'est bien, chère mère, je cours chez Pierre Rouget.

On essaya de l'arrêter dans la rue pour le questionner.

—Mais je n'ai rien à vous apprendre, répondait-il ; ce que je pourrais vous dire, vous le savez. Excusez-moi, je suis pressé.

Le père Rouget l'attendait avec impatience. Dès qu'il parut, le vieillard lui cria :

—Etienne, je sais où est Paule !

—Vous avez une lettre ?

—Non, pas une lettre, mais cette dépêche télégraphique que j'ai reçue à quatre heures et que le facteur m'a lue. Tiens, mon ami, tiens, la voilà.

Etienne prit le papier d'une main tremblante et lut.

C'était le télégramme que Mercédès avait adressé à Pierre Rouget, après avoir reçu la lettre du maire de Charnay.

—Eh bien, Etienne, fit le vieillard, qu'est-ce que tu dis ?

—Je ne parviens pas à m'expliquer la présence de Mlle Mercédès à Bellombe auprès de la comtesse Paule.

—Moi non plus, mon garçon.

—Enfin, nous voilà délivrés de notre plus grande inquiétude.

L'ancien sergent soupira.

—La comtesse est à Bellombe, sans aucun doute, elle a été amenée par les saltimbanques. Mais cette dépêche ne nous dit pas tout ce que nous voudrions savoir, et il est probable que demain ou après-demain, au plus tard, vous recevrez une lettre de Mlle Mercédès qui nous renseignera exactement sur l'état dans lequel se trouve votre petite-fille.

—Etienne, je tremble que sa vie ne soit en danger.

—Je crois aussi qu'elle est gravement malade ; mais la danseuse nous dit de nous rassurer ; nous ne devons pas mettre les choses au pire, père Rouget.

—Tu as raison, Etienne.

—Soyons donc rassurés et attendons une lettre.

—Etienne, Mercédès parle des enfants ; comment a-t-elle pu savoir qu'ils sont ici ?

—Cela s'explique plus aisément que sa présence à Bellombe. Elle a appris que le maire de Charnay faisait chercher la mère des enfants perdus ; elle lui a écrit et le maire lui a répondu en lui disant comment je suis arrivé à Charnay accompagné de Miro. Il est plus que probable, père Rouget, que je recevrai demain une lettre du maire de Charnay.

—Alors, Etienne, nous attendons.

—Oui.

—Penses-tu toujours partir après-demain ?

—Si je ne consultais que mon cœur, c'est ce soir même que je me mettrais en route pour Bellombe. Mais que pourrais-je faire là-bas auprès d'une malade ? Qu'est-ce que j'aurais à dire ? Et la comtesse Paule n'aurait-elle pas le droit d'être surprise, de se trouver blessée ? Car enfin, ajouta-t-il tristement, qu'est-ce que je suis pour elle ? Rien.

—Tu es notre ami, Etienne, notre ami et le sien, répliqua vivement le vieillard ; mais je comprends tes raisons, c'est bien. Non, tu ne peux pas aller à Bellombe.

Le jeune homme quitta le père Rouget, l'esprit plus tranquille. En rentrant il donna connaissance à sa mère de la dépêche reçue par le vieillard et lui dit :

—Maintenant que nous savons où est la comtesse Paule, je n'ai plus rien à faire pour elle, je resterai à Saint-Amand.

—Bien, répondit simplement Mme Denizot.

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait prévu, Etienne reçut une lettre du maire de Charnay, laquelle, confirmant la dépêche de la veille, informait le jeune homme que la comtesse avait bien été emmenée par les saltimbanques qui l'avaient trouvée mourante sur la route et laissée à Bellombe, chez les époux Gaspard.

Le maire parlait ensuite de la lettre qu'il avait reçue, signée : *Une amie de la mère et des enfants*, et à laquelle il s'était empressé de répondre, afin de tranquilliser cette amie au sujet des deux frères.

Etienne éprouva un nouveau soulagement. Il se rendit immédiatement chez l'ancien sergent à qui il lut la lettre du maire.

—Enfin, mon garçon, dit le vieillard, nous n'avons plus qu'à attendre et à espérer.

—Oui, attendons la lettre que vous recevrez demain certainement, et espérons qu'elle apportera de bonnes nouvelles.

—Tout de même, mon ami, dit le père Rouget, tu ne t'étais pas trompé ; Mercédès a bien écrit au maire de Charnay. Mais je suis toujours à me demander comment elle a appris que Paule était malade à Bellombe.

—Nous le saurons, père Rouget ; elle-même vous le dira ; d'ailleurs il n'y a pas là de quoi vous tourmenter.

—C'est vrai. A propos, ma fille est venue prendre ce matin les 5,000 francs, et, à l'heure où je te parle, l'argent est chez le notaire, les dettes sont payées.

—Un poids énorme que votre gendre et votre fille n'ont plus sur les épaules.

—Cela et les enfants près de lui vont hâter la guérison de Jacques.

—Raison de plus pour que, jusqu'à nouvel ordre, nous gardions notre secret.

—Nous le garderons, Etienne ; non, il ne faut pas qu'ils sachent... Tu ne te figures pas comme Georges et Edouard sont gentils avec eux, avec tout le monde. Hier, toute la journée, les chers petits ont eu des visites et ça continue aujourd'hui ; on leur fait fête ; je ne te le cache pas, mon garçon, ça ne fait quelque chose ; il y a des instants, si je ne me retenais pas, où je pleurerais comme une bête. Etienne, trouves-tu, comme les gens de Saint-Amand, qu'ils ressemblent à leur mère ?

—Oui, ils lui ressemblent

—Ah ! si tu savais comme tu me rends content ; c'est que vois-tu, mon ami, ce serait un grand malheur pour eux s'ils ressemblaient à leur père.

Le lendemain, la lettre de Mercédès arriva.

Ce fut Pierre Rouget, à son tour, qui se rendit chez Etienne. Le jeune homme, qui attendait, n'était pas allé faire sa tournée dans les champs.

Le lecteur sait ce que contenait la lettre de la danseuse. Elle fut lue avec émotion par Etienne et arracha des larmes à ceux qui écoutaient. Mais elle était consolante. Elle disait que les jours de la comtesse n'étaient plus en danger. On se sentait rassuré. Les cœurs pouvaient s'ouvrir largement à l'espérance.

Pierre Rouget et Etienne se rappelèrent parfaitement avoir vu don Stéphano à Saint-Amand. Le passage de cet homme sur la route où la comtesse allait mourir n'avait-il pas quelque chose de providentiel ?

La présence de Mercédès à Bellombe était expliquée ; la lettre jetait la clarté sur tout ce qui avait pu paraître obscur.

Mercédès conseillait à Etienne de se montrer dorénavant très réservé, de ne rien faire qui fût en dehors des convenances et de bien se garder, surtout, de venir à Bellombe.

Le jeune homme ne chercha pas dans les paroles de la danseuse autre chose que les raisons qu'il avait trouvées lui-même pour se faire une règle de conduite. Il ne pouvait pas deviner que les conseils donnés par Mercédès fussent motivés par d'autres considérations, par d'autres raisons plus sérieuses, plus graves.

## VIII

### L'ESCLAVE RÉVOLTÉ.

La Papillonne rentra à Paris à une heure assez avancée de la nuit. Elle n'avait pas prévenu de son arrivée ; on ne l'attendait pas ; mais la cuisinière lui eut vite préparé quelque chose à manger.

Augustine lui dit que depuis son départ le comte de Verdraine n'avait pas cessé de rôder dans la rue, autour de la maison. Evidemment il guettait son retour. Il avait tout à fait les allures d'un fou. Sa figure faisait peur.

—C'est bien, répondit tranquillement la danseuse, demain matin on lui fera savoir que je suis revenue et que n'ayant pas à sortir de la journée, je le recevrai à l'heure où il se présentera.

Flora ne pouvait se soustraire à cette visite du comte ; il exigait sans doute qu'elle lui expliquât sa conduite, elle ne s'y refuserait pas, elle était prête à lui répondre. Elle ne redoutait nullement cette entrevue, qui devait être la dernière.

Avant de se mettre au lit, elle écrivit un billet pour informer le comte de son retour et lui dire qu'elle le recevrait dans la journée à l'heure qui lui conviendrait le mieux.

Ce billet fut porté le lendemain matin à neuf heures chez M. de Verdraine, à qui il fut remis aussitôt.

—Enfin ! murmurait-il.

Et un pli amer se dessina sur ses lèvres.

Le comte, nous l'avons dit, n'était plus ce brillant et superbe gentilhomme dont naguère encore on recherchait l'amitié, il n'avait plus rien de ce don Juan qui avait laissé derrière lui tant de victimes ; il n'était plus ce beau et séduisant Maxime dont Mme de Brogniès s'était follement éprise et qui avait fait rêver tant de jeunes filles. Il avait beaucoup maigri, ses cheveux commençaient à grisonner sur les tempes et quelques fils blancs apparaissaient dans sa barbe noire ; des rides précoces se montraient sur son front et au coin de ses yeux caves. Il ne se tenait plus aussi droit ; son attitude n'avait plus la même assurance, la même fierté, son regard était vague, souvent perdu. En moins d'une année, il avait franchi les limites de la jeunesse ; déjà il était vieux.

Et quand il ne s'était pas grisé d'absinthe ou d'autres liqueurs fortes, le malheureux avait conscience de son abaissement, de sa dégradation, de sa ruine.

Alors, s'ils se plaçaient devant un miroir, il tressaillait dans tout son être, hésitait à se reconnaître et d'une voix sourde, les lèvres crispées, il murmurait :

—Voilà ce qu'elle a fait de moi ! Oh ! Flora ! Flora !

Toutefois, il était resté très soigneux de sa personne et avait toujours des prétentions à l'élégance ; il n'avait pas cessé de s'habiller avec goût, avec recherche et à la dernière mode. Il cherchait, autant qu'il le pouvait, à dissimuler les ravages causés par ses passions.

Il procéda à sa toilette et y mit un soin minutieux ; il alla jusqu'à enlever de sa barbe quelques poils blancs qui s'obstinaient à ne pas vouloir se cacher dans la masse. Il voulait en core être beau ; Il allait voir Flora !

Après s'être regardé dans une glace, il sortit satisfait de sa personne autant qu'il pouvait l'être.

Il prit une voiture de place et à dix heures et demie il sonna à la porte du petit hôtel de la rue des Dames.

Ajax lui ouvrit.

Il traversa la petite cour, monta les marches du perron et pénétra dans l'antichambre où il trouva Augustine.

—Veuillez entrez dans le salon, monsieur le comte, lui dit la femme de chambre, je vais prévenir mademoiselle.

—Je viens peut-être un peu trop tôt ?

—Je ne pense pas, monsieur le comte ; mademoiselle est arrivée hier soir assez tard, mais elle s'est levée ce matin à huit heures.

Le comte entra dans le salon et Augustine grimpa lestement l'escalier du premier étage.

M. de Verdraine était resté debout et se demandait avec anxiété quel accueil lui allait être fait. Il sentait bien que la danseuse lui échappait, car en rentrant dans sa maison des Batignolles elle lui avait fait comprendre que tout devait être fini entre eux. Mais il connaissait les qualités du cœur de la jeune fille, sa générosité, et il s'accrochait énergiquement à un espoir.

—Elle est froide, fantasque, absolue, impérieuse, se disait-il ; mais elle est bonne, mais elle a du cœur ; sa cruauté n'est pas réelle. Non, après tout ce que j'ai fait pour elle, il est impossible qu'elle ne me prenne pas en pitié.

Mais, reprenait-il, si elle reste sourde, insensible à mes supplications, si elle me repousse, si réellement elle veut que tout soit fini entre nous... Oh ! alors, alors !... A mon tour j'aurai le droit de parler haut ; il faudra qu'elle me rende compte de sa conduite envers moi ; elle a été menstrueuse, elle a été infâme, sa conduite, si c'est une comédie qu'elle a jouée. Mais pourquoi dans quel but ? J'ai été au devant de tous ses desirs, je lui aurais donné mon sang, je lui aurais donné ma vie !... Quelle a été la récompense de mes soins, de mon dévouement, je pourrais dire mes faiblesses, de mes lâchetés ? Elle m'a fait souffrir comme jamais homme n'a souffert, elle m'a martyrisé comme si elle y eût trouvé son plaisir... Et moi je l'aimais, je l'adorais et... fou que je suis, je l'aime encore ! Oh ! cet amour, c'est un poison distillé par son sourire et que ses yeux ont versé dans mon cœur.

Voyons, est-ce qu'une femme a le droit de briser ainsi la vie d'un homme, de le tuer !...

Le comte en était là de ses lugubres réflexions, lorsque la porte du salon s'ouvrit sans bruit et livra passage à la Papillonne, vêtue d'un de ses délicieux peignoirs du matin qui la rendaient si séduisante et rehaussaient encore l'éclat de sa merveilleuse beauté.

Le cœur du comte se mit à battre avec violence et il resta un instant comme ébloui.

Flora avait la figure fatiguée ; elle était pâle, très émue ; mais sa pâleur et son érection et une douce mélancolie répandue sur ses traits ajoutaient quelque chose d'indéfinissable à sa grâce naturelle, la langueur de son regard, au charme de toute sa personne.

Le comte marcha vers elle, la main tendue ; mais elle n'avança point la sienne, et il s'arrêta saisi d'un tremblement nerveux.

—Monsieur de Verdraine, dit-elle, en lui indiquant un siège, veuillez vous asseoir.

Il obéit et elle s'assit à son tour en face de lui, à quelque distance.

Pendant un instant ils restèrent silencieux ; ils se regardaient, elle triste, lui frémissant, inquiet, agité.

Enfin, le comte rompit le silence.

—Flora, dit-il d'une voix mal assurée, je m'attendais un peu à la froideur de votre accueil ; et pourtant j'espérais, oui j'espérais, et permettez-moi de vous le dire, j'espère encore que vous aurez un bon mouvement.

—Je ne sais pas ce que vous entendez par un bon mouvement, répondit-elle, et je ne vois point ce que je puis faire aujourd'hui pour vous. Vous êtes à plaindre, monsieur le comte, et je vous plains sincèrement.

—C'est déjà quelque chose, fit-il amèrement ; mais ce n'est pas assez. Aujourd'hui, enfin, vous trouvez que je suis à plaindre et vous me plaiguez ; certes, plus que tout autre vous en avez le droit ; mais croyez-vous que cela puisse me suffire ? Flora, Flora, je vous aime !

—De grâce, monsieur le comte, ne me parlez plus de cet amour que j'ai eu le malheur de vous inspirer.

—Mais de quoi donc puis-je vous parler, si ce n'est de mon amour ?

—De choses que je pourrai écouter et entendre, monsieur le comte, et sur lesquelles je pourrai vous répondre. Cette heure est grave et solennelle, monsieur le comte, car je vous reçois pour la dernière fois, car nous ne devons plus nous revoir.

—Flora !

—Laissez-moi continuer, je vous prie ; je n'ai pas voulu éviter cette dernière entrevue ; je l'ai désirée, au contraire, car une explication entre nous est devenue nécessaire, et, vous voyez, c'est moi qui la réclame ou plutôt qui la provoque. Après cela, monsieur de Verdraine, tout sera fini entre nous et vous comprendrez, je l'espère, que vous ne devrez plus chercher à me revoir.

Un éclair livide sillonna le regard du comte.

—Ah ! répliqua-t-il sourdement, si vous espérez cela, vous vous trompez ; vous ne vous débarrasserez pas de moi comme un enfant se débarrasse d'un jouet dont il ne veut plus et qu'il a brisé. Oh ! je sais bien que je n'ai pas été autre chose qu'un jouet dans vos mains ; mais vous ne m'avez pas encore complètement brisé. Assez longtemps vous m'avez tenu courbé, écrasé à vos pieds ; je me redresse et vous criez : Prenez garde ! La bêtise de l'homme a ses limites ; maintenant vous allez avoir un compte à régler avec l'esclave révolté !

Elle le regarda fixement, avec dédain, mais aussi avec une expression de tristesse profonde.

—Monsieur le comte, dit-elle, croyez-moi, vos menaces sont inutiles et vous pouvez m'en faire grâce. Vous dites que vous n'avez été qu'un jouet dans mes mains ; mais il ne fallait pas vous mettre dans mes mains ; si je vous ai tenu courbé à mes pieds, si vous avez été mon esclave, c'est que vous l'avez voulu ; je ne vous tenais pas avec une chaîne, vous pouviez facilement vous échapper de mes mains.

Et, d'ailleurs, est-ce moi qui suis allée vous chercher ou

vous qui êtes venu me trouver ? Rendez-moi au moins cette justice que j'ai essayé de vous décourager en vous montrant les difficultés de votre entreprise et ses côtés dangereux ; je ne vous promettais rien, monsieur de Verdraine, rien, et vous saviez tout ce que vous pouviez perdre ; malgré cela vous ne vous êtes pas arrêté, vous avez engagé la partie. Vous avez joué, monsieur le comte, et vous avez perdu.

—Oh ! pas encore, murmura-t-il.

—Si vous n'avez pas oublié nos conventions, reprit la danseuse, vous vous souvenez que je vous ai dit : "— Le jour où je rentrerai dans ma petite maison des Batignolles tout sera fini entre nous..." Toute chose a une fin, monsieur de Verdraine ; la situation difficile et fautive dans laquelle nous nous trouvons l'un et l'autre ne pouvait durer éternellement.

Un événement grave, monsieur le comte, m'a fait quitter brusquement l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et vous avez dû comprendre que je reprenais ma liberté pleine et entière en vous rendant la vôtre.

—Oui, répondit-il d'un ton farouche, j'ai compris cela et encore autre chose.

—Et encore autre chose ? répéta la jeune femme ; que voulez-vous dire, monsieur ?

—Je veux dire que vous me saviez ruiné ; je ne pouvais plus jeter pour vous l'or à pleines mains, le moment d'une rupture brutale était venu. C'est ainsi qu'angissent toutes les filles : quand elles n'ont plus rien à attendre d'un côté, elles se tournent d'un autre. Flora la Papillonne n'est pas aussi désintéressée qu'elle voudrait le faire croire ; comme la Margot des *Filles de marbre*, elle aime l'argent, elle n'aime que l'argent ; vous êtes une fille de marbre, Flora.

La danseuse avait pâli sous l'outrage ; mais résolue à rester calme, elle imposa silence à son indignation et dit tranquillement :

—Continuez, monsieur le comte, continuez.

—Le jour où vous avez appris que mes créanciers me poursuivaient avec un acharnement féroce et que toutes mes propriétés allaient être vendues, vous n'avez plus été la même avec moi, votre froideur habituelle s'est accentuée, est devenue du dédain, quelque chose comme du mépris. Je me suis plaint, vous n'avez ri au nez. Oh ! vous savez rire, Flora, mais vous ne rirez pas toujours.

—Je ne ris pas en ce moment, monsieur.

—Non, car comme vous le disiez tout à l'heure, l'heure est grave et solennelle. Vous voulez bien que je continue, n'est-ce pas ?

—Je vous en prie.

—Un jour, tout à coup, sans m'avoir prévenu, sans que j'aie pu soupçonner vos intentions, vous m'avez fermé votre porte. Vos domestiques zélés, façonnés par vous, me répondaient : Mademoiselle est fatiguée, mademoiselle est indisposée ou mademoiselle est sortie, un jour une chose, le lendemain une autre. Vous n'étiez ni fatiguée, ni indisposée ; mais vous sortiez souvent, tous les jours. Où alliez-vous ? Oh ! pas à votre théâtre. Vous alliez à des rendez-vous.

—C'est vrai.

—Ainsi, vous l'avouez !

—Mon Dieu, oui. N'ai-je pas toujours été maîtresse de mes actions ?

Le comte tortilla sa moustache avec une sorte de rage.

—Cependant, reprit-il au bout d'un instant et avec un calme apparent, vous vous occupiez, entre temps, de la vente des chevaux, des voitures, des bijoux et du luxueux mobilier que je vous avais donnés.

—C'est encore vrai, monsieur le comte, et c'était mon droit, puisque ce que vous m'aviez donné m'appartenait. Résolue à quitter l'hôtel pour revenir ici, pouvais-je faire autrement que vendre ? D'ailleurs une occasion m'était offerte de faire un placement avantageux, très avantageux du produit de cette vente.

—Ah ! vous voyez bien que vous êtes une femme d'argent !

—Mais, répliqua-t-elle vivement, je n'ai jamais dit que je

n'aimais pas l'argent, ni voulu le faire croire; et je conviens franchement que je suis devenue très intéressée. Ah! l'argent, monsieur le comte, je sais ce qu'il vaut et je sais également ce que l'on en peut faire. J'ai parfois des inquiétudes, je me dis que ma fortune peut changer, que je ne dois pas trop compter sur mes jambes; que voulez-vous, je pense à l'avenir, moi.

Le comte eut un sourire singulier.

— Enfin, dit-il, tout a été vendu aux enchères, et vous devez être satisfaite.

— Sans doute.

— Savez-vous quel a été le produit de la vente?

— Pas encore.

— Eh bien, je puis vous le dire.

— Si vous voulez, monsieur le comte.

— Le chiffre total s'est élevé à quatre cent dix mille francs.

— En vérité! Eh bien! j'en suis ravie!

— En admettant que les frais se montent à dix mille francs, il vous restera net quatre cent mille francs; vous avez fait là une excellente opération.

— Je n'espérais pas réaliser une aussi forte somme.

— Vous la devez à la publicité des journaux et, plus encore, à l'enthousiasme de vos admirateurs; les Anglais, les Américains, les Hollandais, et jusqu'aux Russes, se sont disputés les moindres bibelots. Un grand nombre d'objets ont été adjugés à un prix fort au-dessus de celui que je les avais achetés; certains meubles ont été vendus le double de leur valeur réelle; un tableau que j'avais payé quatre mille francs a été acheté vingt mille.

Cela se comprend: des objets ayant appartenu à Flora la Papillonne, la célèbre danseuse! Cela se comprend, et cela prouve en même temps qu'il y a avec moi un grand nombre de niais et d'imbéciles.

Niais et imbécile je l'ai été et je ne veux plus l'être.

Ah! ah! continua-t-il avec ironie, vous avez assez joué la comédie, Flora; il nous faut voir maintenant si vous réussirez aussi bien dans le drame. Vous avez parlé d'un événement grave; dites-moi donc un peu quel est cet événement grave...

Ah! vous ne répondez pas, vous êtes embarrassée... Pourtant, vous vous disiez prête à une explication; est-ce donc ainsi que vous entendez vous expliquer? Voyons, pourquoi avez-vous quitté Paris subitement? Où êtes-vous allée? Qu'avez-vous fait pendant cette absence de dix jours?

— Je trouve vos questions fort indiscretes, monsieur de Verdraine, d'autant plus que vous n'avez pas le droit de me les adresser; cependant j'y répondrai; oui, je vous dirai tout à l'heure pourquoi j'ai quitté Paris subitement et ce que j'ai fait pendant mon absence.

— Pourquoi ne le dites-vous pas tout de suite?

— Parce que je tiens à vous laisser parler.

— Oh! je ne suis pas dupe de votre feinte tranquillité; j'ai deviné...

— Qu'avez-vous compris, deviné?

— Flora, vous avez un amant!

Elle haussa les épaules et répondit froidement:

— Vous êtes fou!

— Alors jurez-moi que vous n'avez pas accordé à un autre ce que vous m'avez refusé.

— Je n'ai pas à faire un serment inutile. Pourquoi aurais-je pris un amant? Ne suis-je pas comme vous l'avez dit tout à l'heure, une fille de marbre?

— La fille de marbre ne se donne pas, elle se vend!

Les yeux de la jeune femme s'enflammèrent.

— Monsieur de Verdraine, dit-elle, ayant peine à se contenir, voilà la deuxième fois que vous m'insultez!

Il répliqua avec aigreur:

— Votre conduite infâme envers moi m'autorise à vous dire les choses les plus dures! Regardez-moi, Flora, regardez-moi bien; voyez ce que vous avez fait du comte Maxime de Verdraine; contemplez votre œuvre... Si vous n'êtes pas une fille vénale, une fille sans cœur, une misérable, prouvez-le donc!

Je me suis ruiné pour vous, je n'ai plus rien, et vous osez me dire que tout est fini entre nous! Non, non, tout n'est pas fini. Vous avez fait de moi un désespéré, vous n'avez plus le droit de me repousser comme un chien galeux.

Ecoutez, Flora, malgré tout, je vous aime toujours avec fureur: que dis-je, je vous aime plus encore aujourd'hui que je ne vous aimais quand je pouvais satisfaire tous vos caprices, toutes vos fantaisies... Que vous le vouliez ou non, nous sommes liés l'un à l'autre comme l'arbre et le lierre; vous êtes mon bien, vous m'appartenez, et notre destinée doit être la même.

Ces paroles et plus encore l'expression de la physionomie du comte, firent tressaillir la jeune femme.

— Avant de venir ici, continua-t-il en se levant, j'ai fait un serment: j'ai juré que vous vous donneriez à moi ou que...

— Pourquoi vous arrêter? achevez donc?

— Ou que je vous tuerais! prononça-t-il d'une voix creuse.

— Allons donc, fit-elle avec un mouvement de tête dédaigneux; si vous croyez pouvoir m'effrayer, vous me connaissez mal, monsieur de Verdraine.

— Flora, voulez-vous être à moi?

— Jamais!

— Encore une fois, Flora, voulez-vous être à moi?

— Je vous hais, vous me faites horreur!

Il pâlit affreusement et un tremblement nerveux le secoua de la tête aux pieds.

Il reprit sourdement:

— Toute chose a une fin, avez-vous dit; eh bien, pour vous et pour moi, tout est fini; nous allons mourir, vous la première, moi après... Nous sommes liés l'un à l'autre comme l'arbre et le lierre... Flora, je ne t'ai pas possédée sur la terre, je t'emporte dans l'éternité!...

Son visage avait pris une expression effrayante, et il y avait de la folie dans ses yeux, injectés de sang, aux éclairs fauves.

D'un mouvement brusque, rapide, il tira de sa poche un revolver chargé et armé et fit un pas en avant.

Une détonation retentit.

Presque aussitôt, la porte du salon s'ouvrit avec violence, la femme de chambre et le valet de pied parurent, pâles, tremblants, saisis d'épouvante.

## IX

### LES DERNIÈRES PAROLES

Flora était debout, la tête enveloppée encore d'un nuage de fumée.

La balle ne l'avait pas atteinte.

— M. le comte jouait avec un pistolet, dit-elle aux domestiques; et un coup est parti; heureusement, il ne s'est pas blessé. Vous pouvez vous retirer.

Ils disparurent.

Alors la jeune femme dit au comte:

— Vous venez de voir, monsieur de Verdraine, que je n'ai pas peur de la mort et qu'un revolver dans la main d'un insensé ne me fait pas trembler. Vous pouviez me tuer, pourtant, et si vous m'aviez tuée, monsieur, vous ne savez pas combien eût été grand votre crime.

Mais, continua-t-elle en se dressant en face du misérable, les yeux étincelants, terrible, c'eût été trop d'assassiner la sœur cadette après avoir tué la sœur aînée! Dieu ne l'a pas voulu, parce qu'il sait qu'après une œuvre de vengeance j'en ai une autre à accomplir.

Monsieur le comte Maxime de Verdraine, poursuivit-elle d'une voix frémissante; Flora la Papillonne, Flora la danseuse se nomme Mercédès d'Argélias. Souvenez-vous de Madrid, souvenez-vous de la comédienne Elvire... Elle s'appelait Dolorès d'Argélias, c'était ma sœur! Mercédès a vengé Dolorès! Comprenez-vous, maintenant, monsieur le comte Maxime de Verdraine, comprenez-vous!

Il la regardait comme s'il n'eût pas compris, ouvrant de

grands yeux stupides. Cependant sa figure se décomposait visiblement. Enfin, il laissa échapper un cri rauque, et, le regard toujours fixé sur la vengeresse, il se recula lentement jusqu'au fond de la pièce, où il resta adossé à la muraille.

Le revolver échappé de sa main était tombé sur le tapis. Du pied, Flora le lança dans un coin, sous un meuble.

Tenant le comte pantelant, écrasé sous son regard de feu, elle reprit :

— J'ai vengé Dolorès d'Argélias, j'ai vengé ma sœur ! Ces seuls mots vous expliquent ma conduite, monsieur de Verdraine... Mais c'est Dieu lui-même qui vous a châtié, je n'ai été que son instrument. J'ai vengé ma sœur et en même temps toutes vos autres victimes.

Savez-vous ce qu'est devenue Dolorès, votre victime de Madrid ? Non, vous ne le savez pas, car lorsque vous étiez passé, vous ne regardiez jamais en arrière ; vous ne le savez pas, mais je le sais, moi, et je vais vous l'apprendre. Désespérée, elle s'est suicidée. Voilà ce que vous avez fait de Dolorès d'Argélias, monsieur de Verdraine.

Avant qu'elle n'eût le malheur de vous trouver sur son chemin, elle était sage : l'avenir souriait à sa jeunesse ; elle avait toutes les espérances, elle avait toutes les joies de la vie. Vous êtes venu et vous avez brisé, détruit tout cela. Hélas ! elle était belle, trop belle ; il vous fallait cette proie, cette nouvelle victime.

Le comte essaya de protester.

— Ne niez pas, monsieur, ne niez pas ! s'écria la jeune femme avec emportement, ce qui s'est passé, je le sais, je sais tout. Avant d'allumer le charbon qui allait la tuer, Dolorès a écrit le récit de son malheur ; j'ai cette lettre, qui n'est qu'un long cri de douleur et de désespoir ; je l'ai précieusement conservée et je l'ai lue tant de fois que je la sais par cœur.

Par de belles promesses de mariage, vous parvîtes à calmer les craintes de Dolorès et elle vous pardonna. Oh ! les magnifiques promesses vous étaient faciles ; elles ne coûtent guère à ceux qui ne les veulent pas tenir.

Mais qu'était-ce que cela pour vous, habitué à voir les larmes, à entendre les cris de désespoir de vos victimes ? Rien. Vous vous êtes dit : A une autre, maintenant. Et, sans vous inquiéter du sort réservé à la pauvre Dolorès, vous vous êtes enfui de Madrid comme un lâche, comme un misérable !

Lâche, monsieur de Verdraine, lâche et misérable, vous l'avez toujours été.

Le comte fit entendre un gémissement sourd et se coubla, écrasé.

— Voilà, monsieur de Verdraine, voilà ce que vous avez fait à Madrid, continua la danseuse, et vous auriez voulu que de pareils crimes restassent impunis !... Allons donc, est-ce que c'était possible ? Les cris de douleur de la malheureuse Dolorès, agonissante, sont montés jusqu'à Dieu et Dieu a répondu :

— Pauvre fille, tu seras vengée !

L'une après l'autre, toutes vos victimes vous ont maudit, monsieur de Verdraine, et le ciel à son tour vous a maudit ?

J'ai vengé ma sœur. Dolorès d'Argélias est vengée... Mais, je tiens à le répéter encore, je ne suis pas allée vous chercher c'est vous qui est venu vous livrer à ma vengeance. La main de Dieu était sur vous, c'est elle qui vous a poussé vers moi.

Vous êtes ruiné, vous ne possédez plus rien ; c'est ce que je voulais ! J'ai brisé votre volonté, je vous ai fait connaître toutes les tortures : je vous ai tenu sous un jong de fer ; je vous ai aplati, écrasé, je le voulais ! Je vous ai vu vous abaisser, perdre toute dignité, vous avilir, vous vautrer dans la fange, tomber dans l'abrutissement, j'étais satisfaite ! En vous voyant souffrir, vieillir avant l'âge, je pensais à ma sœur, j'étais contente !

Vous étiez riche, vous êtes pauvre ! Vous étiez un homme, vous n'êtes plus rien ! J'ai voulu cela, je l'ai voulu !...

Maintenant tout est fini pour vous, vous ne pourrez plus faire de nouvelles victimes.

Et si j'ai été sans pitié pour vous, c'est que vous aviez été sans pitié pour les autres.

Cependant quand j'appris que vous étiez père de deux enfants et que vous aviez lâchement abandonné votre femme et vos fils, comme vous aviez abandonné Dolorès, je me sentis troublée, épouvantée de l'œuvre terrible que j'accomplissais. Si alors, vous aviez eu des regrets de votre indigne conduite, si seulement vous aviez pensé à votre femme et à vos enfants, vous n'auriez désarmé et je me serais arrêtée ; oui, je n'aurais pas poursuivi mon œuvre de vengeance ; pour épargner les innocents, j'aurais cessé de frapper le coupable.

Hélas ! non seulement vous n'aviez aucun regret du passé, mais pas même une pensée pour votre malheureuse femme et vos pauvres enfants ! Et pourquoi cette horrible indifférence, cette absence des sentiments les plus naturels, cet oubli des devoirs imposés à l'homme, cette insensibilité monstrueuse que n'ont pas les bêtes les plus cruelles ? C'est que toujours vous avez été dominé par vos passions épouvantables, et que toujours vous leur avez tout sacrifié ! C'est que dans votre cœur et dans votre âme, tout est mauvais !

Est-ce que je pouvais avoir pitié de vous ? Non, non, non !... Je me trouvais en face d'une espèce de monstre, j'ai été impitoyable, mon œuvre de vengeance s'est accomplie.

Et vous n'avez rien vu, rien compris, rien deviné. Aveuglé par votre passion, étourdi, vous n'avez pas senti que je vous poussais vers un abîme. Rien ne vous a dit que je vous méprisais, vous haïssais, que vous me faisiez horreur !... Rien ne vous a averti que vous étiez sous une main vengeresse ! Don Juan ne s'est pas souvenu de la statue du commandeur !

Le misérable n'avait plus figure humaine ; il restait la tête inclinée sur sa poitrine, n'osant plus lever les yeux, et tremblait de tous ses membres.

La jeune femme le contempla un instant avec une froide pitié et reprit :

— Voilà ce que je voulais vous dire, monsieur de Verdraine, voilà les explications que j'ai cru devoir vous donner. C'est à vous à parler maintenant, je vous écoute !

— Vous m'épouvantez ! prononça-t-il d'une voix brisée.

— Je comprends l'effet que mes paroles ont produit sur vous, monsieur le comte ; mais ce n'est pas moi, c'est le souvenir de vos infamies qui vous épouvante. La main de Dieu s'est appesantie sur vous, reconnaissez donc que votre châtement était mérité.

Monsieur le comte, continua-t-elle d'une voix subitement adoucie, le pardon peut être accordé aux plus grands coupables ; ayez horreur de votre passé et repentez-vous.

Il releva brusquement la tête, jeta sur la danseuse un regard sombre et répondit d'un ton farouche :

— Il est trop tard !

— Non, non ; il est toujours temps d'avoir des regrets et de se repentir.

— Trop tard, vous dis-je ; je n'ai plus qu'une chose à faire.

— Quelle chose ?

— Me tuer, répondit-il sourdement.

— Malheureux ! Et votre femme et vos enfants !

Il haussa les épaules, jeta autour de lui des regards éperdus, des regards de fou, grommela en les machant des mots que Flora ne put entendre et sa tête retomba sur sa poitrine.

La jeune femme hochait tristement la tête.

— Rien à faire, murmura-t-elle. Mon Dieu, si j'ai dépassé le but, pardonnez-moi !

Elle resta un instant songeuse, hésitante, puis avec une vibration dans la voix, qui trahissait son émotion, elle reprit :

— Monsieur le comte, si bas que l'on soit tombé, on peut se relever. Peut-être pourriez-vous encore être heureux.

Il eut un haut-le-corps.

— Comment ? fit-il.

— Vous avez une famille ! répondit-elle avec une douceur infinie.

Il la regarda avec une sorte d'effarement et un sourire étrange fit grimacer ses lèvres.

La jeune femme attendait anxieuse.

Espérait-elle le réveil des sentiments paternels ?

Le comte avait fait quelques pas et s'était approché d'un fauteuil sur lequel il tomba lourdement.

—Monsieur de Verdraine, reprit Flora toujours avec la même douceur, interrogez votre conscience et consultez votre cœur ; est-ce que vous ne sentez pas en vous assez de force et de courage pour aller vous jeter aux pieds de la comtesse de Verdraine et lui demander au nom de vos enfants de vous pardonner.

Il ne répondit pas ; mais il eut comme un mouvement d'impatience et d'irritation, et prit sa tête dans ses mains.

—Ce n'est point ce que j'attendais et espérais, murmura la danseuse.

Et elle soupira.

Il y eut un assez long silence.

—Monsieur le comte, dit Flora, vous m'avez demandé pourquoi j'avais quitté Paris brusquement, où j'étais allée, et ce que j'avais fait ; je vous ai répondu que je vous le dirais. Ecoutez. Quelques heures avant mon départ, j'avais reçu une lettre d'un de mes anciens amis ; cette lettre m'apprenait que Mme la comtesse de Verdraine avait été trouvée mourante sur une route, à plus de vingt lieues de Grenoble et des Bergères, et que la malheureuse jeune femme, dont les chagrins et la fatigue avaient complètement épuisé les forces, n'avait peut-être plus que quelques jours à vivre.

Le comte s'était redressé et, attentif, écoutait.

—En vous frappant, monsieur de Verdraine, continua la Papillonne, j'avais frappé votre femme et vos enfants, et je ne voulais pas que la comtesse mourût sans que je me fusse agenouillée devant elle. Pour cette raison et pour une autre encore, que je n'ai pas à vous faire connaître, je suis partie.

J'ai trouvé la comtesse dans un village, chez des paysans, n'ayant plus, hélas ! qu'un souffle de vie. Je me suis installée à son chevet, et je l'ai soignée, en demandant à Dieu de lui conserver la vie et de me pardonner tout le mal que j'avais fait à des innocents. Pendant huit jours, je n'ai pas quitté la malade d'un instant. La danseuse était devenue sœur de charité.

Dieu a entendu mes prières et les a exaucées ; la comtesse de Verdraine est maintenant hors de danger.

Le comte écoutait, mais restait impassible. Rien dans ses yeux mornes. Pas un muscle de son visage remuait.

La jeune femme poursuivit :

—Une nuit, la comtesse de Verdraine avait quitté les Bergères, emmenant avec elle ses enfants, et résolue à se rendre à pied en Bourgogne. Pour faire ce long et pénible voyage, la malheureuse n'avait pour toutes ressources qu'une soixantaine de francs, somme insuffisante pour prendre le chemin de fer, également insuffisante pour faire vivre la mère et les enfants. Mais elle s'était dit : " Quand je n'aurai plus un sou pour acheter du pain à mes enfants, je mendierai ! "

Le comte s'anima.

—Elle avait pour plus de quarante mille francs de bijoux ! dit-il.

—Elle n'avait plus de bijoux, elle n'avait plus rien, répliqua Flora. Mais attendez, monsieur le comte, je vous parlerai, le moment venu, des bijoux de la comtesse de Verdraine.

Elle se mit en route, comme je viens de vous le dire, et dans la nuit du sixième jour de marche, elle fut trouvée étendue sur la route, raide, glacée, ne donnant plus signe de vie. Elle était seule. Qu'étaient devenus Georges et Edouard ? La fatalité les avait séparés de leur mère ; ils s'étaient perdus et avaient été trouvés, pleurant, désolés, par un cantonnier qui les avait conduits à sa demeure. Ils sont en sûreté.

La jeune femme s'arrêta, espérant que le père allait s'écrier :

—Où sont-ils ?

Mais le comte resta muet.

Le cœur de la danseuse se serra douloureusement.

—Monsieur le comte, poursuivit-elle d'une voix plus forte, la comtesse de Verdraine n'a pas quitté les Bergères tranquillement, elle s'en est enfuie affolée, pour se soustraire aux violences brutales d'un homme, son implacable ennemi. Cet homme, cet ennemi devant lequel la comtesse a fui avec épou-

vante, c'est un misérable que vous avez appelé votre ami, c'est M. de Miray.

Le comte eut comme un mouvement de surprise.

—Allons donc ! fit-il.

—Savez-vous que M. de Miray est devenu le propriétaire de votre domaine de Verdraine et de la ferme des Bergères ?

—Je le sais.

—M. de Miray a été votre mauvais génie, le démon qui vous a poussé à l'oubli de tous vos devoirs et vous a perdu.

—M. de Miray est un ami sûr : mieux que personne, je sais ce qu'il a fait pour moi.

—Ah ! ah ! ah ! ce qu'il a fait pour vous, parlons-en ; s'il n'eût tenu qu'à cet ami sûr et dévoué, monsieur, à l'heure présente vous seriez à Mazas et prêt à passer en cour d'assises comme faussaire.

Le comte se dressa comme mû par un ressort.

—Quoi ? s'écria-t-il, vous savez ?

—Oui, je sais que vous avez fait un faux en imitant l'écriture et la signature de M. de Miray.

—J'étais autorisé par lui.

—C'est difficile à croire.

—J'avais besoin de quarante mille francs dans les quarante-huit heures, une dette d'honneur à payer ; je m'adressai à M. de Miray qui me répondit qu'il n'avait pas cette somme pour le moment à ma disposition, mais que je pouvais faire un billet signé de son nom, l'escompter et qu'il le payerait lorsqu'il lui serait présenté.

—C'est fort bien. Mais pourquoi donc votre généreux ami n'a-t-il pas fait lui-même le billet ?

Le comte fut frappé de l'observation.

—Il n'a pas fait lui-même le billet, continua Flora, parce qu'il voulait que vous devinssiez un faussaire. Votre excellent ami vous tendait un piège.

—Non. Comme vous le dites, il pouvait faire le billet, mais il n'a pas eu une mauvaise intention, et la preuve, c'est que le billet lui a été présenté et qu'il l'a payé.

—Ah ! vous croyez cela ?

—Je n'ai plus entendu parler du billet ; donc, il a été payé.

—Oui, monsieur le comte, oui, il a été payé, mais pas par M. de Miray, qui a déclaré nettement qu'il était faux.

—Oh !

—C'est le moment de vous parler des bijoux de la comtesse de Verdraine. Elle les a vendus quarante mille francs à un joaillier de Grenoble, et avec le prix de ses bijoux, pour vous sauver de la prison, d'une condamnation infamante, pour que votre nom ne fût pas flétri publiquement, votre femme a retiré le faux billet des mains du banquier et l'a immédiatement brûlé à la flamme d'une bougie.

Voilà ce qu'a fait la comtesse de Verdraine, continua la jeune femme avec animation ; elle ne possédait que ses bijoux et elle comptait sur la somme que leur vente produirait pour élever ses enfants ; cependant elle n'a pas hésité à sacrifier cette petite fortune de ses fils pour que leur père ne fût pas flétri du nom de faussaire.

Le comte ne savait plus que dire. Il était écrasé.

Après un court silence, la Papillonne reprit :

—Je reviens à M. de Miray, monsieur le comte. Je vous ai dit que ce soi-disant ami avait été votre mauvais génie, qu'il avait tout fait pour vous perdre, qu'il avait été pour vous l'homme fatal ; le croyez-vous maintenant ?

Le comte resta silencieux, mais son regard eut un éclair livide.

—Et pourquoi, feignant l'amitié, cet homme vous haussait-il ? Pourquoi ce rôle odieux qu'il a joué près de vous, vous flattant, vous caressant pour vous mieux mordre ? Pourtant il n'avait pas à se venger de vous, lui. Un autre sentiment le faisait agir : Il voulait vous prendre votre femme !

—Que dites-vous ?

—Il voulait vous prendre votre femme ! répéta lentement la danseuse et en appuyant sur les mots.

—Qui vous a dit cela ? exclama le comte, blémissant.

—Mme la comtesse de Verdraine elle-même.

—Le lâche, le lâche ! murmura le comte les lèvres crispées.

—Enfin, j'ai touché un endroit sensible, pensa la jeune femme.

Elle reprit :

—Et pourquoi M. de Miray est-il devenu l'ennemi mortel de la comtesse de Verdraine ?

—Oui, pourquoi, pourquoi ?

—Parce que la comtesse de Verdraine, qui est une honnête femme, fidèle à ses devoirs, n'a pas voulu être sa maîtresse ; parce que la comtesse de Verdraine a jeté à la face de M. de Miray le mépris, l'horreur et le dégoût qu'il lui inspirait.

Je vous le répète, votre femme s'est enfuie des Bergères pour échapper à son ennemi, pour ne pas tomber dans un piège qu'elle redoutait, pour ne pas être victime de M. de Miray. Et, loin de cet homme, la comtesse de Verdraine le redoute encore, car elle est convaincue qu'il ne cessera pas de la poursuivre de sa haine et de sa vengeance.

Hélas ! elle n'a personne auprès d'elle pour la protéger et la défendre.

A peine M. de Miray avait-il acheté le domaine de Verdraine qu'il est venu dire à la comtesse : " Soyez à moi et ce soir même vous rentrerez triomphante au château de Verdraine où vous avez été heureuse autrefois. "

Oui, monsieur le comte, M. de Miray a osé proposer à la comtesse de Verdraine de rentrer la honte au front dans ce château de vos ancêtres où elle a connu, respecté et vénéré, le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac ; dans ce château où elle a été la châtelaine aimée et honorée.

Oh ! sachez-le, M. de Miray ne désire protéger votre femme maintenant que parce qu'il veut son déshonneur public ; il voudrait la trainer dans la boue. Voilà la vengeance qu'il rêve.

Déshonorer la mère de vos enfants, attacher un stigmate de honte au front de vos fils, flétrir à jamais le nom de Verdraine, voilà le but que poursuit ce misérable dans sa haine féroce.

—Assez, assez ! s'écria le comte affolé.

—Oui, n'est-ce pas, c'est assez. Heureusement la comtesse Paule aime ses enfants et en est adorée. Elle n'a plus qu'une chose à leur conserver, l'honneur, et elle ne faillira pas à cette noble tâche.

Le comte fit deux pas vers Flora, les yeux étincelants, convulsivement agité.

—Voyons, demanda-t-il, pourquoi me dites vous tout cela, pourquoi, pourquoi ?

—Pour que vous sentiez si c'est encore le sang de vos ancêtres qui coule dans vos veines, répondit elle gravement : pour essayer de vous faire rentrer en vous-même ; pour renouer vos entrailles paternelles.

Il la regarda fixement, avec une expression étrange dans le regard.

—Monsieur de Verdraine, poursuivit-elle, vous êtes tombé, relevez-vous ! Il en est temps encore, rompez avec votre abominable passé, devenez un autre homme.

—Trop tard, trop tard ! prononça-t-il d'une voix creuse.

—Non, vous dis-je encore une fois, non il n'est pas trop tard, si vous avez l'âme vaillante... Retrouvez votre fierté, reprenez votre dignité, et vous verrez se rouvrir l'avenir qui vous semble fermé.

—Je suis brisé, anéanti ! murmura-t-il en secouant la tête.

Il resta un moment silencieux et s'écria :

—Mais quelle femme êtes-vous donc ? Etes-vous un ange ou un démon ?

—Hélas ! répondit-elle avec un accent de tristesse profonde, je ne suis qu'une malheureuse épouvantée du mal qu'elle a fait à des innocents.

—Et moi, et moi ?

—Vous, monsieur le comte, je vous le répète, je vous plains ! Mais vous méritiez un châtement. J'ai vengé Dolorès d'Argélias.

—Et je ne vous verrai plus ?

—Jamais !

Le comte poussa un gémissement, et un tremblement nerveux secoua son corps tout entier.

Il enveloppa la jeune femme d'un regard ardent où passaient toutes les flammes de sa passion, et d'une voix sombre ;

—Adieu, Flora, dit-il ; je ne sais pas encore ce que je vais faire ; mais vous saurez bientôt comment un misérable comme moi montre qu'il sait ce qu'il doit aux autres et à lui-même.

La regardant toujours, il hocha la tête, poussa un nouveau gémissement et s'élança hors du salon comme un fou en criant :

—Adieu, Flora, adieu !

La danseuse soupira, se laissa tomber sur un siège et murmura :

—Que fera-t-il ?

FIN DE LA HUITIÈME PARTIE

LA NEUVIÈME PARTIE A POUR TITRE :  
**L'ENLEVEMENT DE LA COMTESSE**

**LES PRIMES DE LA BIBLIOTHEQUE**

Nous avons annoncé le Tirage des Primes pour le 8, mais il n'aura lieu que Jeudi le 11 courant. Nous annoncerons dans LA PRESSE et LE MONDE à quel endroit le tirage aura lieu.

**AVIS**

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS a transporté son bureau au No. 69, rue St-Jacques.

**EUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

**POELES, FOURNAISES**

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE  
POELES promptement exécutés.

**LE POT "JEWELL RANGER"**

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE  
ENTIER.

**244—Rue Saint-Jacques—244**  
**MONTREAL**

**CHAPEAUX ET FOURRURES**

**J. R. BOURDEAU**

**97, RUE ST-LAURENT**

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis  
longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se  
tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa  
vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,  
ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix  
ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

**No. 97, RUE SAINT-LAURENT**

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

**J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL**